N° 61 OCTOBRE 1924.

# LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

## LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

## L'oraison et la liturgie [1]

La prière mentale revêt trois formes distinctes auxquelles conviennent respectivement les noms de méditation, d'oraison et de contemplation.

Fonction particulière de notre vie surnaturelle, la prière mentale ne peut représenter autre chose qu'un exercice approprié des vertus infuses et des dons du Saint-Esprit. De même, en effet, que notre nature humaine exerce l'activité qui lui est propre par le moyen des facultés rationnelles et sensibles auxquelles elle donne naissance; de même la grâce sanctifiante, en laquelle nous sommes devenus participants de la nature divine, exerce la vie qui lui sied par l'intermédiaire d'organes spirituels qui tirent d'elle leur origine, à savoir les vertus, théologales et morales, et les dons. Il est surprenant de constater combien ce principe, qui domine dans saint Thomas toute la théologie de la vie surnaturelle, tient généralement peu de place

(1) Ces pages ont été lues au Congrès liturgique de Malines, le 7 août 1924.

dans les ouvrages courants de spiritualité. Nous les voyons, en revanche, se complaire dans cette formule qui serait incorrecte si on la prenait à la lettre : acquérir les vertus. Le chrétien normal, qui est, j'imagine, le chrétien en état de grâce, n'a pas à acquérir les vertus surnaturelles, pour cette bonne raison qu'il les possède toutes avec la grâce sanctifiante. Il lui suffit de les exercer et, en les exerçant, de les accroître.

Il les exerce notamment dans la prière mentale, quoique en diverses manières selon qu'il s'agit de la méditation, de l'oraison, ou de la contemplation.

La méditation est la prière des vertus morales infuses et principalement de la prudence, qui est leur reine. Elle se réalise, pour l'essentiel, en trois temps. Au premier, la vertu de prudence institue, touchant la conduite de notre vie surnaturelle, une religieuse délibération qui aboutit à un jugement motivé sur ce qu'il sied que nous fassions. Au second, ce jugement prudentiel détermine la volonté à produire, avec le concours de la vertu morale intéressée, cet acte intérieur qui porte le nom d'élection ou de choix et qui a pour objet le moyen approuvé par la prudence. Au troisième, la vertu de prudence conclut tout, en formant le précepte ou résolution pratique, qui est son acte suprême et le but même de la méditation.

Comme la prudence, vertu de la raison pratique, dont elle est l'œuvre, la méditation est essentiellement discursive et délibérante. Comme la prudence encore, et comme les vertus morales, la méditation relève de la vie active.

L'oraison, au contraire, et la contemplation proprement dite appartiennent à l'ordre plus parfait de la vie contemplative.

L'oraison est la prière propre des vertus théologales. Nous y pouvons distinguer trois moments, comme dans la méditation. 1° Nous produisons un acte intérieur de cha-

rité, qui, naturellement, a Dieu pour objet; 2° Sous l'influence de ce mouvement de charité, nous tournons vers le Dieu de notre amour et arrêtons sur lui le clair regard de notre foi; 3° Ce regard affectueux sur Dieu provoque en nous de nouvelles affections de charité, plus ferventes et plus complètes, où nous nous attardons. Tel est le cycle élémentaire, mais susceptible d'être indéfiniment reproduit, des mouvements qui composent l'oraison théologale.

Œuvre de la Foi, vertu de l'intelligence elle-même et non plus de la raison, l'oraison, sans être complètement affranchie de la loi humaine de la composition et du « discours », procède avec beaucoup plus de simplicité et de liberté que la raisonnante méditation. Elle s'exerce sous forme de vives considérations et de simples regards de l'esprit. Elle tend aux belles intuitions. Comme la foi, comme la charité dont l'acte intérieur vaut par lui-même et donne à tout le reste sa définitive valeur, l'oraison théologale est, premièrement, contemplative. Elle trouve son terme propre en ces affections intérieures de la vertu de charité, dont la valeur est suprême dans tout l'ordre de la vie surnaturelle. Si elle est pratique, et elle l'est dans un plus haut degré que la méditation elle-même, c'est à la manière de la vie contemplative, c'est-à-dire par voie de conséquence naturelle ou mieux de façon éminente (1).

Ne vous semble-t-il pas que l'oraison théologale n'est ni assez connue ni surtout assez pratiquée? Entre la méditation discursive et directement orientée vers la vie active d'une part et la contemplation infuse d'autre part, facilement considérée comme extraordinaire, l'on dirait que beaucoup n'aperçoivent aucune forme de prière mentale bien déterminée et stable. D'après saint Thomas, il y a l'oraison théologale et contemplative, qu'il est permis de

(1) Somme théol., II$^a$ II$^{ae}$, q. 180-182.

considérer comme la forme normale de prière mentale pour toute âme chrétienne établie dans l'état de grâce habituel.

Le point est d'importance. Je ne doute pas que la liturgie ne favorise la méditation et surtout ne la vivifie en y répandant la sève religieuse dont elle surabonde. A vrai dire, cependant, culte liturgique et méditation représentent des exercices spirituels distincts, assez différents et diversement orientés. L'oraison, au contraire, m'apparaît comme le véritable prolongement mental du culte liturgique, et son achèvement suprême. Aux premiers siècles de l'Ordre des Prêcheurs, les Frères pratiquaient ce qu'on appelait alors les « prières secrètes » à l'issue des Complies et de l'Office de nuit. Dispersés dans l'église peu éclairée, prosternés souvent au pied des autels, ils épanchaient en ardents colloques avec Dieu la religieuse dévotion et la ferveur de charité que la célébration de l'Office venait d'allumer dans leurs cœurs. Et leurs oraisons, prolongeant littéralement la prière liturgique, s'accompagnaient volontiers, sous sa persistante influence, de mouvements corporels, d'ardentes supplications et louanges vocales.

Mais je m'aperçois que nous n'avons rien dit de la contemplation. Je prends le mot au sens fort et un peu spécial, quoique parfaitement justifié, de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix, c'est-à-dire comme signifiant la contemplation infuse. Le schème matériel en est le même que celui de l'oraison, sous réserve des différences suivantes: 1° Le mouvement initial de charité est d'ordre infus. C'est le Saint-Esprit qui le produit en nous, quoique non pas sans la collaboration vitale de la vertu de charité, par le moyen d'une grâce spéciale dite opérante; 2° A l'intervention subséquente de la vertu de foi se trouve substituée ou associée l'action des dons intellectuels mus par le Saint-Esprit; 3° Les affections finales de charité, auxquelles collaborent

éventuellement les dons affectifs, s'accomplissent pareillement sous la motion spéciale de l'Esprit-Saint. C'est, d'un bout à l'autre de la contemplation ou oraison mystique, le mode supra-humain des dons substitué au mode humain des vertus (1).

Quoique le culte liturgique constitue un milieu éminemment propice à l'apparition de la contemplation, nous n'en dirons rien. Non pas que la contemplation mystique doive être tenue pour miraculeuse ou même proprement extraordinaire, puisqu'elle représente l'exercice d'organes spirituels que possède toute âme en état de grâce. Mais elle relève des libres initiatives de « l'Esprit qui souffle où il veut ».

*
* *

Ces éclaircissements préalables me semblent mettre en une lumière satisfaisante la proposition que je vais maintenant essayer de justifier. Et c'est que la liturgie est, au bénéfice du peuple chrétien tout entier, la grande école d'oraison.

1° Le culte liturgique possède une efficacité particulière pour disposer l'âme chrétienne à l'oraison.

La voie que nous allons suivre n'est détournée qu'en apparence. Elle nous permettra de discerner clairement la raison, aussi simple que profonde, de ce que nous venons d'avancer.

Saint Thomas, qui décidément veut tout savoir, se demande pourquoi l'Église qualifie l'état religieux d'état de perfection. Vous savez ce que cela veut dire. Ceci, tout simplement, que l'état religieux représente un régime de vie propre à conduire ceux qui s'y soumettent à la perfec-

(1) R. P. Joret, *La contemplation mystique d'après saint Thomas d'Aquin*, Lille, Desclée, 1923.

tion de la vie surnaturelle que nous appelons la sainteté. D'où lui vient cette prérogative? De ce qu'il est, répond l'Angélique Docteur, une manière de vivre entièrement et professionnellement consacrée, par les vœux de religion, au culte et service de Dieu. En tous ses actes, sans en excepter les plus humbles et les plus banals, il revêt le caractère d'une œuvre insigne de la vertu de religion. La vie religieuse est une permanente et sainte liturgie. Aussi introduit-elle le religieux dans l'immédiate et quotidienne familiarité de Dieu. Il contracte avec son Dieu cette sorte d'union qui lie le serviteur à son maître. Quoi donc! cette union de serviteur à maître ferait-elle la perfection de la vie surnaturelle? Non pas, mais elle y conduit sûrement. La perfection spirituelle consiste essentiellement dans l'union de charité, c'est-à-dire d'amitié avec Dieu. Mais pour les créatures que nous sommes, la voie qui mène à l'union de charité c'est l'union de religion. Nous passons de la familiarité qui ne peut se refuser aux serviteurs à l'intimité qui n'appartient qu'aux amis. Bref, l'état religieux est l'officielle illustration de cette vérité qui seule nous intéresse ici : c'est par l'exercice de la vertu de religion que nous nous acheminons, le plus directement et le plus sûrement, à la perfection de la charité.

— Je n'y contredis point. Mais en quoi cela prouve-t-il que le culte liturgique a une particulière efficacité pour me disposer à l'oraison? — C'est bien simple. Vous admettrez, je suppose, que le culte liturgique représente un exercice insigne de la vertu de religion, le plus haut qui soit après la vie religieuse et, en quelque manière, plus direct qu'elle, s'il est moins complet. Nous venons de voir, d'autre part, que le vrai chemin pour parvenir à la perfection de la charité, c'est la pratique zélée de la vertu de religion. Enfin nous avons reconnu plus haut que l'oraison était l'œuvre de la vertu de charité. Apparemment, plus la cha-

rité croît en nous, et plus nous devenons capables d'oraison. Assemblez ces éléments divers, et vous comprendrez pourquoi, d'après la doctrine de saint Thomas, le culte liturgique nous dispose à l'oraison. C'est en augmentant en nous la divine charité, où l'oraison prend sa source (1).

Je vous demande la permission d'ouvrir ici une courte parenthèse. En rigueur théologique, il faut dire que le culte liturgique est l'œuvre conjointe de la vertu de religion et du triple caractère sacramentel. Tout le monde connaît le caractère imprimé dans l'âme par le sacrement de l'Ordre et qui fait de ceux qui l'ont reçu les ministres du culte chrétien, prêtres, diacres et ministres inférieurs. Mais celui du baptême, celui de la confirmation, combien de chrétiens s'en font une idée précise et pratique? Ce sont des réalités psychologiques d'un ordre bien différent de celui des vertus. Ce sont des puissances, à la fois réceptives et actives, qui ont leur siège premièrement dans l'intelligence et secondairement dans la volonté. Jésus-Christ est l'unique prêtre de la Loi nouvelle. Il est seul qualifié pour offrir à Dieu le culte chrétien et très spécialement pour célébrer cette liturgie sainte qui en est la forme principale, officielle et publique. Mais par le double caractère du baptême et de la confirmation, le chrétien, tout chrétien, devient participant de l'unique sacerdoce de Jésus-Christ, comme par la grâce sanctifiante il est rendu participant de sa grâce principale. Le caractère sacramentel fait de chaque chrétien l'instrument vivant de Jésus-Christ, prêtre éternel. Le sainte liturgie que nous célébrons, et qui doit à la grâce sanctifiante d'être méritoire de la vie éternelle, doit au caractère sacramentel d'être un vrai culte chrétien, légitime et valable. Elle est l'œuvre commune du Christ prêtre et la nôtre. Jésus-Christ disant les Heures avec sainte

(1) Somme théol., II[a] II[ae], q. 186, a. 1.

Catherine de Sienne, ce n'est en vérité rien de plus que la sensible et miraculeuse manifestation de l'invisible mais universelle réalité. Formons le vœu, je vous prie, que la magnifique théologie thomiste du caractère sacramentel, participation au sacerdoce de Jésus-Christ, devienne familière ne fût-ce qu'à l'élite du peuple chrétien et accroisse encore dans ses rangs l'intelligence et l'amour de la liturgie (1).

2° Mais revenons en hâte à notre sujet. Nourricière privilégiée de la divine charité, la prière liturgique nous dispose donc à l'oraison, qui est la prière propre de la charité. Bien plus, elle nous y introduit, et cela de deux manières.

A. — Premièrement, en excitant en nous ces affections actuelles de la charité, par où débute l'oraison et qui en sont l'élément générateur.

Pour soulager vos attentions, auxquelles la sévérité continue de cet exposé n'a pas laissé de répit, je vous veux lire, en l'abrégeant malheureusement, le récit que M. l'abbé R. Hoornaert a tracé de la célèbre extase de sainte Thérèse à Salamanque. Il est très propre à vous faire entendre la doctrine de saint Thomas touchant le pouvoir du culte liturgique pour exciter dans nos cœurs les affections de la charité.

« A Salamanque. Le petit patio recueilli du Carmel. Un soir de Pâques, un soir d'avril très doux... Un léger tintement de clochette. C'est l'heure de la récréation. Une à une les moniales apparaissent et causent. Térèse aussi s'est glissée parmi elles, la dernière. Comme d'habitude, elle a son bon sourire. Mais sous le scapulaire de bure, son cœur à coups redoublés bat un glas d'angoisse. La

(1) V. Ch. Héris, *Le Christ, notre Prêtre*, dans la « Revue des Jeunes », 10 sept. 1923.

Semaine Sainte... a été terrible... Le jour de Pâques a passé sans lever l'horrible barrière d'aridité : et voici que la nuit vient. Mais Térèse, voilant sa tristesse, sourit... « Vaya, dit-elle gaîment à la plus jeune sœur, Isabelle de Jésus. Allons ! chante-nous quelque chose. » Et très obéissante, très heureuse d'être choisie, la petite novice a pris son tambourin. Elle l'élève gentiment au-dessus de sa tête et en une danse lente, lente, comme une pavane ancienne, elle chante :

Que mes yeux te contemplent,
Doux Jésus, si bon...

(et la suite des strophes populaires bien connues).
Mais un cri a retenti, qui s'étouffe en un râle douloureux. Le chant cesse. Les Sœurs se précipitent. La Mère est là, pâle comme un cadavre. Les mains blanches crispées sur son cœur, la tête rejetée en arrière, les membres raides, se renversant aux bras de ses filles... On la transporte comme une morte sur le pauvre grabat de sa cellule. Et la nuit se passe dans une agonie étrange... A l'aube, les membres se détendent, le sang revient aux lèvres, les regards perdent leur fixité, les gémissements cessent, et doucement... un chant s'élève :

Je vis, mais, hors de moi ravie,
J'attends en Dieu si haute vie
Que je meurs de ne point mourir (1). »

Tel fut le pouvoir de quelques paroles, d'une simple mélodie que rythmait le tambourin, sur la charité d'une sainte Thérèse.

Plus universel et de plus haute portée encore est celui de ces éléments extérieurs et sensibles, grâce auxquels la prière liturgique compose un culte humainement et reli-

(1) R. Hornaert, *Sainte Térèse écrivain*, Lille, Desclée, 1922, p. 195 s.

gieusement parfait. Saint Thomas en énumère avec respect les principaux : l'église même ornée des symboles sacrés de notre foi et où la présence de Dieu nous devient sensible ; la présence et la collaboration de nos frères pour une commune adoration ; ces voix qui traduisent, en les renforçant, nos sentiments intérieurs ; ces mélodies qui les prolongent et les amplifient ; ces mouvements corporels, ces actions saintes qui les réalisent. Qui de nous, mille fois, n'en a éprouvé la bienfaisante efficacité? Au cours de l'office, notre charité, qui peut-être languissait, réveillée soudain sous l'influence de la dévotion religieuse, s'élance vers son Dieu, avide de le rencontrer, de le contempler, de s'unir à Lui. Et c'est le premier mouvement de l'oraison elle-même. La prière de la vertu de religion commence de s'approfondir en oraison de charité (1).

B. — Mais pour que l'oraison se développe, il faut que la vertu de foi entre à son tour en activité et, sous l'influence du vif élan de la charité, se mette à contempler Dieu. Une difficulté se présente ici, qui arrête beaucoup d'esprits et, ce qui est plus fâcheux, paralyse beaucoup d'âmes par ailleurs disposées à chercher l'oraison au sein de la prière liturgique. L'application matérielle que requiert le culte extérieur, l'entraînement des actes et des formules liturgiques qu'il n'est pas loisible de suspendre ni même de ralentir, ne rendent-ils pas impossible cet attardement intérieur de la foi qui contemple?

Cette difficulté, deux remarques vont commencer de l'éclaircir :

1° Rappelons-nous qu'il ne s'agit aucunement de méditation discursive et délibérante, œuvre de la raison raisonnante, mais de l'oraison, œuvre de l'intelligence

(1) Somme théol., II^a II^ae, q. 81, a. 7 ; q. 83, a. 12 ; q. 84, a. 2, 3 ; q. 91, a. 1.

vive et prompte. Rappelons-nous que l'élément intellectuel est représenté dans l'oraison par de simples pensées, de prompts regards affectueux de la foi. Cela n'encombre point l'esprit; c'est l'affaire d'un court instant. Un amoureux regard sur Dieu qui va redoubler notre amour : celui-là montre qu'il n'entend rien à ces sortes de choses, qui déclare que le souci de suivre l'office ne lui en laisse pas le loisir.

2° D'autant que la prière liturgique dont nous parlons plus directement, c'est l'office public et le culte collectif. La psalmodie alternée des Heures, le chant à deux chœurs, ou alterné entre les chantres et le chœur, de la messe solennelle laissent à chacune des personnes qui y prennent part beaucoup plus de loisir et de liberté intérieurs que, par exemple, la lecture individuelle de tout l'office ou de la messe basse. C'est une remarque de bon sens et dont l'expérience quotidienne confirme la justesse.

Sous le bénéfice de ces remarques, venons-en au fait essentiel, c'est-à-dire au point précis où la simple contemplation de foi, s'insérant d'elle-même dans la prière liturgique et développant l'affection initiale de charité, va faire surgir l'oraison. Saint Thomas l'a clairement indiqué dans sa doctrine sur l'attention requise pour la prière vocale. Il en distingue trois sortes, qui sont : l'attention aux mots pour les articuler, aux mouvements et aux actes pour les exécuter; l'attention à chacune des formules prononcées, à chacune des actions exercées, pour en saisir, actuellement et distinctement, la signification; l'attention à Dieu.

La première attention est nécessaire et facile, la seconde n'est ni possible ni absolument désirable, la dernière est essentielle. Or c'est cette simple attention à Dieu, avivée par le mouvement de charité, qui, spontanément, s'ouvre et fleurit en contemplation de foi. Il suffit pour cela

qu'une formule particulière, la pensée soudaine de la fête célébrée, ou quelque impression de l'une des perfections de Dieu évoquée par nos dipositions intimes du moment saisisse notre esprit. A cette vue rapide mais vive de notre foi, un nouvel élan de charité, joie du bien divin ou vrai désir de Dieu, va répondre, dans lequel se consomme le cycle élémentaire de ces actes intérieurs des vertus théologales qui composent l'oraison. Et cent fois, peut-être, au cours de l'office, ce cycle va se reproduire, pour peu que nous nous y prêtions.

Voilà tout. Or rien n'est plus simple. La liturgie est la grande et universelle école de l'oraison, parce qu'elle est excellemment propre à nourrir dans nos âmes la charité contemplative.

De vœu pratique à formuler, je n'en vois pas d'autre que celui-ci : bien expliquer aux âmes vraiment chrétiennes et qui aiment le culte liturgique ce que c'est, exactement, et comment se pratique cette grande forme de prière mentale à laquelle convient le nom d'oraison.

Le Saulchoir.

A. LEMONNYER, O. P.

# DEUS, JUDICIUM TUUM REGI DA

71, *Vulgate* — 72, *Hébreu*.

---

*1re Section liturgique*

I

1 O Dieu ! ton jugement, au roi donne-le (1),
Et ta justice au fils du roi.
2 Il jugera ton peuple avec justice
Et tes pauvres avec équité.

II

3 Les montagnes porteront la paix au peuple,
Et les collines, la justice (2).
4 Il jugera les pauvres du peuple
Et il sauvera les enfants des pauvres
(Et il écrasera l'oppresseur) (3).

III

5 Il vivra autant que le soleil,
Et en face de la lune, de génération en génération (4).

(1) Le texte massorétique dit : *tes jugements*. La leçon des Septante et de la Vulgate est préférable, car l'expression *tes jugements* signifie les ordres de Yahwéh et ne peut guère désigner les sentences royales dont il est ici question.

(2) Traduction littérale du texte massorétique : *Et les collines dans la justice*. — La préposition *dans*, que les Septante n'ont pas lue dans leur texte, vient probablement d'une faute de copiste.

(3) Ce dernier stique est probablement une glose du stique précédent ajouté par les copistes au texte original.

(4) Ces deux stiques sont une formule poétique qui veut dire : il vivra autant que dureront le soleil et la lune, c'est-à-dire toujours. Au lieu de : *il durera*, le texte massorétique dit : *on te craindra*. La leçon des Septante et de la Vulgate est certainement la bonne.

6 Il descendra comme la pluie sur le pré fauché (1),
Comme les gouttes des ondées sur la terre.

IV

7 Elle fleurira, de son temps, la justice (2),
Et grande sera la paix jusqu'à plus de lune.
8 Il dominera d'une mer à l'autre
Et, du fleuve, jusqu'aux confins de la terre.

*2e Section liturgique*

V

9 Devant lui s'inclineront les gens du désert (3),
Et ses ennemis lécheront la poussière.
10 *a* Les rois de Tharsis et des îles (4)
Enverront des tributs.

VI

10 *b* Les rois de Seba et de Saba (5)
Apporteront des présents.
11 Ils l'adoreront, tous les rois de la terre (6) ;
Tous les peuples le serviront.

(1) Vulgate : *sicut pluvia in vellus, comme la pluie sur la toison.* Le mot que nous avons traduit par *pré fauché* et que la Vulgate traduit par *vellus* signifie tout ce qui vient d'être fraîchement tondu, la surface du pré aussi bien que la peau de l'agneau. Il est en réalité intraduisible dans nos langues occidentales ; mais on voit bien qu'il s'agit ici de la surface du pré fraîchement fauché qui sèche au soleil et dont le gazon reverdit rapidement sous l'action de la pluie.

(2) Au lieu de *la justice*, le texte massorétique dit : *le juste.*

(3) Au lieu de *les gens du désert*, les Septante et la Vulgate disent : *les Ethiopiens.*

(4) Tarsis était une colonie des Phéniciens en Espagne.

(5) Vulgate : *Reges Arabum et Saba. Les rois des Arabes et de Saba.* Seba est en Arabie.

(6) Les mots, *de la terre*, ne sont pas représentés dans le texte massorétique.

VII

12 Car il délivrera le pauvre qui gémit (1),
Le malheureux que personne ne secourt.
13 Il aura pitié du faible et du pauvre,
Et la vie des pauvres, il la sauvera.

VIII

14 De l'oppression et de la violence il délivrera leurs âmes (2),
Et il sera précieux, leur sang, à ses yeux (3).
15 (Et le pauvre vivra et on lui donnera de l'or de Saba) (4)
Et ils prieront pour lui continuellement (5),
Sans cesse ils le béniront.

IX

16 Il y aura abondance de froment dans le pays,
Et, sur les sommets des montagnes, *du gazon* (comme au [Liban).
*Elle fructifie* et elle fleurit *la moisson*,
Comme l'herbe des champs (6).

(1) Vulgate : *Quia liberabit pauperem a potente. Car il délivrera le pauvre du puissant.*

(2) Les deux synonymes *oppression* et *violence* sont probablement deux variantes d'un mot unique du texte primitif.

(3) Vulgate : *Et honorabile nomen eorum coram illo. Et leur nom sera en honneur devant lui.*

(4) Tout ce stique semble être une glose additionnelle intercalée entre le premier distique et le second. La façon compliquée dont elle est rédigée lui donne un sens équivoque. A s'en tenir aux exigences grammaticales du texte, on pourrait croire que c'est le pauvre qui donne au roi. Il n'y a cependant pas de doute : c'est le roi qui se sert des trésors qu'on lui a offerts pour soulager la misère des pauvres et mettre à l'aise tous ses sujets.

(5) Le texte massorétique a les verbes de ce distique au singulier. Le contexte nous oblige à préférer la leçon des Septante et de la Vulgate.

(6) Vulgate : *Et erit firmamentum in terra in summis montium, superextolletur super Libanum fructus ejus : et florebunt de civitate sicut fœnum terræ.* L'impossibilité de traduire ce latin et de lui donner, en tenant compte de la grammaire, un sens acceptable, nous avertit que les Septante n'ont fait que transcrire ici un texte mutilé qu'ils désespéraient de comprendre. Il suffit de changer quelques consonnes

X

17 Son nom sera béni éternellement,
En face du soleil demeurera son nom,
18 Elles seront en lui bénies toutes les tribus de la terre,
Toutes les nations le glorifieront (1).

*Doxologie finale*
*du second livre des psaumes.*

19 Béni soit Yahwéh le Dieu d'Israël
Qui fait, à lui seul, des merveilles !
20 Qu'il soit béni, son nom de gloire, pour toujours !
Et qu'elle remplisse, sa gloire, toute la terre !

Voici un psaume incontestablement messianique, la description qu'il fait du règne qu'il chante dépassant de beaucoup ce qu'on pouvait dire d'une royauté temporelle, même en tenant compte des hyperboles en usage dans la poésie orientale. Duhm reconnaît lui-même ce caractère messianique du psaume, mais en ajoutant que ce caractère tient à l'insertion des versets 5 à 11, dans un psaume de souhaits pour un roi ordinaire. Cette insertion aurait été faite à l'époque tardive de l'exaltation des espérances messianiques du peuple d'Israël. Nous sommes d'avis que les souhaits des versets 5 à 11 expriment en effet l'espérance exaltée d'une ère de prospérité et de bonheur que ne sauraient donner les règnes les plus glorieux de ce monde.

radicales de trois mots au texte massorétique, pour obtenir le sens très plausible auquel nous avons donné la préférence. La mention du Liban, que nous avons mise entre parenthèses, est peut-être une glose. Nous proposons ces corrections d'après des notes prises au cours du R. P. Lagrange.

(1) Nous traduisons cette strophe d'après la Vulgate et les Septante qui ont lu un texte meilleur que celui conservé par les Massorètes dont voici la traduction littérale : *Son nom subsistera à jamais, en face du soleil se propagera son nom, et elles se béniront en lui toutes les nations et elles le diront bienheureux.*

Mais nous ne sommes pas obligés, par la négation systématique de l'esprit prophétique et de tout surnaturel, de nier que ce royaume ne puisse jamais exister et que Dieu, qui le réalisera pour ses enfants, ait pu le faire annoncer. Nous en voyons au contraire la réalisation commencée dans la vie de l'Église catholique, et nous demandons, avec l'assurance d'être un jour exaucés, que ce règne déjà glorieux et bienfaisant du Christ roi, fils du roi David, grandisse encore et se manifeste enfin dans tout l'éclat de son triomphe définitif. Il nous apportera, pour l'éternité, la plénitude de justice, de paix, de restitution des droits du pauvre et du bien dont l'Église nous donne déjà les prémisses. Puisque le royaume messianique est déjà fondé, mais encore en période de croissance, nous réciterons ce psaume comme une prière prophétique. Elle nous donnera la double joie de constater la réalisation d'une partie des biens qu'elle annonce et de demander avec plus de confiance ce qui ne nous sera donné que plus tard.

I

1 O Dieu! ton jugement, au roi, donne-le,
Et ta justice au fils du roi.
2 Il jugera ton peuple avec justice
Et tes pauvres avec équité.

1 *Deus judicium tuum regi da :* | *et justitiam tuam filio regis :*
| 2 *Judicare populum tuum in justitia,* | *et pauperes tuos in judicio.*

C'est le même prince, nous dit saint Augustin, que l'Écriture appelle roi et fils de roi. Le Messie est en effet roi par droit de naissance, doublement fils de roi, fils de David à raison de la nature humaine qu'il a reçue de la Vierge et fils du Roi des siècles, du Père céleste dont il est le Verbe éternel. Ce roi fils de roi nous a dit lui-même qu'il avait reçu de son Père tout jugement, toute autorité pour gou-

verner et juger l'humanité : *Le Père ne juge personne, mais il a donné tout jugement au Fils, afin que tous honorent le Fils, comme ils honorent le Père* (Jean, v, 22), et nous avons la foi la plus entière dans l'esprit de justice avec lequel s'exercera cette autorité au jour de la manifestation glorieuse qui ouvrira l'ère triomphale du royaume messianique. Mais en attendant ce jour-là, et pour la préparation de ce triomphe, cette même autorité est imparfaitement exercée par les représentants du Christ, chargés de gouverner les âmes et de les préparer à l'avènement glorieux de leur roi. C'est cet exercice imparfait de l'autorité royale du Christ par les hommes ses représentants qui peut et doit être l'objet de la prière de cette première strophe. « O Dieu, donnez au Christ des pontifes et des prêtres qui exercent avec autorité, avec justice, avec bienveillance, avec la science amoureuse des besoins et des faiblesses des pauvres pécheurs, et pour le plus grand bien du peuple fidèle, le pouvoir sacré dont ils sont revêtus comme représentants visibles du Christ en ce monde. »

II

2 Les montagnes porteront la paix au peuple,
Et les collines, la justice.
3 Il jugera les pauvres du peuple
Et il sauvera les enfants des pauvres.
(Et il écrasera l'oppresseur.)

2 *Suscipiant montes pacem populo :* | *et colles justitiam.* | 3 *Judicabit pauperes populi,* | *et salvos faciet filios pauperum :* | (*et humiliabit calumniatorem*).

Les montagnes et les collines sont les princes du royaume messianique. Ces princes, ce seront, dans le royaume définitif, les saints appelés aux trônes réservés à ceux qui ont tout quitté pour Jésus-Christ, et chargés d'une part de

gouvernement dans le monde des élus, monde hiérarchisé, puisque la beauté et la paix ne sauraient exister sans l'ordre qui mettra l'unité dans la multitude des saints. Qu'elle sera douce, la mission mystérieuse de ceux qui auront, au ciel, la charge d'ajouter encore, de leur surplus de lumière, d'amour et de paix, aux joies essentielles que tous les élus recevront de la vision immédiate de Dieu ! Ici-bas, ce sont, comme nous l'avons dit tout à l'heure, les pontifes, les prêtres et tous les préposés aux soins des âmes qui sont les montagnes et les collines du royaume messianique en préparation. Demandons pour eux qu'ils aient la grâce de répandre efficacement, parmi le peuple, la paix et la justice du Roi Messie, et qu'en particulier, à l'encontre de ce qui se passe dans les royaumes du monde, ils aient un soin particulier des pauvres et des petits. Malheur à ceux qui abuseraient de leur autorité au détriment des âmes ; pour ne pas appartenir à la rédaction primitive du psaume, elle n'en exprime pas moins une incontestable vérité, la menace du cinquième stique : *et il écrasera l'oppresseur*. Le Roi Messie sera terrible pour les mercenaires qui auront dévoré le troupeau au lieu de le paître.

III

5 Il vivra autant que le soleil
Et en face de la lune, de génération en génération.
6 Il descendra comme la pluie sur le pré fauché,
Comme les gouttes des ondées sur la terre.

5 *Et permanebit cum sole | et ante lunam, in generatione et generationem.* | 6 *Descendet sicut pluvia in vellus* : | *et sicut stillicidia stillantia super terram.*

*Il vivra autant que le soleil et en face de la lune, de génération en génération.* Le royaume fondé par Jésus-Christ durera jusqu'à la fin du monde, quant à sa période de

croissance et de formation qu'est la vie de l'Église militante, et c'est l'éternité qui sera la mesure de son ère triomphale. Nous le savons bien, nous croyons à cette perpétuité de l'Église, à cette éternité du règne des saints avec Notre-Seigneur; mais nous avons toujours à demander une conviction plus pratique de cette vérité qui nous aidera à estimer à leur valeur les choses qui passent.

*Il descendra comme la pluie sur le pré fauché, comme les gouttes des ondées sur la terre.* Bien secs et sans vie sont les prés récemment fauchés sur lesquels ont passé quelques journées de soleil; mais que surviennent quelques heures de pluie, et voilà que, sous l'action aussi puissante que douce et silencieuse de la vivifiante rosée qui descend du ciel, le gazon reprend une vie nouvelle et s'épanouit en luxuriante verdure. Ainsi voit-on reverdir merveilleusement, aux premières ondées d'automne, la terre de Palestine dont les longs mois de sécheresse d'été semblaient avoir stérilisé toutes les semences. L'action du Messie sur les âmes sera, elle aussi, d'origine céleste, douce, mystérieuse, irrésistible et féconde en merveilleux effets de renouvellement de vie, là où tout paraissait mort. Tel nous paraît être le sens de cette comparaison.

L'emploi du mot *toison* dans les Septante et la Vulgate : *Il descendra comme la pluie sur la toison*, a évoqué, dans l'esprit des Pères, le souvenir de la toison de Gédéon (Juges, VII, 36-40). De là les explications suivantes. De même que la rosée du ciel a d'abord imbibé la toison, en laissant à sec l'aire sur laquelle elle était étendue, puis a mouillé l'aire, la toison restant sèche, ainsi la prédication du Messie ira-t-elle d'abord aux brebis d'Israël, sans aller aux Gentils, puis aux Gentils, en laissant de côté les Juifs qui l'auront repoussée. Eusèbe avait, de plus, noté que la descente silencieuse de la rosée imbibant la toison figurait la descente du Messie dans la Vierge, tandis que le bruit

de la pluie fécondant la terre symbolisait l'expansion du règne messianique par la prédication des apôtres. Saint Bernard a retenu, dans sa seconde homélie sur l'évangile *Missus est*, cette interprétation d'Eusèbe, que nous retrouvons dans l'antienne liturgique des fêtes de la Circoncision, de l'Épiphanie et de la Purification : *Quando natus es ineffabiliter ex Virgine, tunc impletæ sunt Scripturæ : sicut pluvia in vellus descendisti...*

IV

7 Elle fleurira, de son temps, la justice,
Et grande sera la paix jusqu'à plus de lune.
8 Il dominera d'une mer à l'autre,
Et, du fleuve, jusqu'aux confins de la terre.

7 *Orietur in diebus ejus justitia,* | *et abundantia pacis donec auferatur luna.* | 8 *Et dominabitur a mari usque ad mare : et a flumine usque ad terminos orbis terrarum.*

*Elle fleurira, de son temps, la justice, et grande sera la paix jusqu'à plus de lune.* Le monde antique souffrait tant des guerres continuelles qui sans cesse l'agitaient et du manque de justice sociale, que la justice et la paix perpétuelle lui apparaissaient comme les biens premiers et caractéristiques de l'ère de bonheur que devait inaugurer le règne du Messie. L'histoire nous permet de constater que le christianisme a déjà donné au monde beaucoup plus de bonheur et de paix. Il reste, hélas ! beaucoup à faire et nous ne devons pas en être surpris, puisque nous n'en sommes pas encore à la période du règne absolu et triomphal du Christ ; mais, en attendant ce jour béni, toutes les âmes, qui seront largement ouvertes aux influences messianiques, jouiront *jusqu'à plus de lune*, c'est-à-dire jusqu'à leur mort et toujours, de cette abondance *de paix divine qui dépasse tout sentiment*, comme dit

saint Paul (Philip., IV, 7). C'est le Christ seul qui peut nous porter cette paix ; on ne la trouve que dans la vie d'amour de Dieu et du prochain dont il nous a donné l'exemple et mérité la grâce.

*Il dominera d'une mer à l'autre et, du fleuve, jusqu'aux confins de la terre.* On n'a pas à chercher la signification matérielle précise de ces termes géographiques, dont le symbolisme emprunté aux limites naturelles du territoire palestinien (1) représente ici les extrémités de la terre habitée, dans la direction des quatre points cardinaux ; c'est une formule poétique de l'universalité de l'extension géographique du règne du Messie. Nous voyons qu'aujourd'hui l'Église réalise cette prophétie, non pas autant qu'on pourrait le désirer, mais dans une mesure qui dépasse ce qu'un Juif pouvait rêver.

V et VI

9 Devant lui s'inclinent les gens du désert,
Et ses ennemis lécheront la poussière.
10 *a* Les rois de Tharsis et des îles
Enverront des tributs.
10 *b* Les rois de Saba et de Seba
Apporteront des présents.
11 Ils l'adoreront, tous les rois (de la terre),
Tous les peuples le serviront.

9 *Coram illo procident Ethiopes : et inimici ejus terram lingent,* | 10 *a Reges Tharsis, et insulae* | *munera offerent :*
10 *b Reges Arabum et Saba* | *dona adducent :* | 11 *Et adorabunt eum omnes reges terrae :* | *omnes gentes servient ei :*

Non seulement le royaume messianique ne connaîtra pas de limites dans son extension géographique, mais les

(1) A l'ouest la Méditerranée, à l'est la mer Morte, au sud le torrent d'el Arisch, au nord les monts du Liban.

gens les plus ingouvernables, tels les Bédouins du désert, se soumettront à ses lois. Ceux qui lui resteront hostiles finiront par être écrasés et humiliés, et tous les princes et les peuples du monde se glorifieront d'être ses tributaires. Encore une prophétie dont l'Église nous montre la réalisation merveilleusement commencée dès ce monde. N'oublions pas, quand nous faisons de l'apostolat, qu'il n'est pas de pécheur si turbulent, de Bédouin ou d'Éthiopien si impatient de toute loi, qui ne puisse, un jour ou l'autre, devenir la docile brebis de notre doux et tout-puissant Messie.

VII et VIII

12 Car il délivrera le pauvre qui gémit,
Le malheureux que personne ne secourt.
13 Il aura pitié du faible et du pauvre,
Et la vie des pauvres, il la sauvera.

14 De l'oppression et de la violence il délivrera leurs âmes,
Et il sera précieux, leur sang, à ses yeux.
15 (Et le pauvre vivra et on lui donnera de l'or de Saba)
Et ils prieront pour lui continuellement,
Sans cesse ils le béniront.

12 *Quia liberabit pauperem a potente :* | *et pauperem cui non erat adjutor.* | 13 *Parcet pauperi et inopi :* | *et animas pauperum salvas faciet.*

13 *Ex usuris et iniquitate redimet animas eorum :* | *et honorabile nomen eorum coram illo.* | 14 *(Et vivet et dabitur ei de auro Arabiæ), et adorabunt de ipso semper :* | *tota die benedicent ei.*

La prédilection du Messie pour les pauvres dont il a tout particulièrement à cœur le salut, la délivrance et le bonheur, telle est la pensée développée dans ces deux strophes. Nous ne sommes pas encore à la période du complet épanouissement du règne messianique et l'on sait déjà cependant comment l'Église, héritière des senti-

ments et de la manière d'agir du Christ vis-à-vis des pauvres, s'en est toujours spécialement occupée. Elle a eu l'initiative de toutes les œuvres d'assistance matérielle et spirituelle des pauvres, œuvres qu'elle remplace par d'autres à mesure que les puissances séculières lui ravissent les anciennes. Que de vies et d'âmes de pauvres elle a sauvées ! combien de petits n'a-t-elle pas efficacement protégés contre l'oppression des grands? et qui pourra compter l'or de Saba, l'or du riche qu'elle a donné au pauvre? Ses bienfaits n'ont pas toujours été reçus avec la reconnaissance qu'ils méritaient. Nous voyons, en particulier de nos jours, une masse de pauvres et d'opprimés chercher en dehors de l'Église, dans les rêves du socialisme, un secours qu'ils ne trouveront réel et bienfaisant qu'au service du Roi-Messie. Cependant il est encore nombre de pauvres et de petits qui savent tout ce qu'ils doivent à Jésus et à son Église et bénissent continuellement le nom du Messie libérateur des pauvres.

Nous sommes les apôtres de ce Messie ; avons-nous assez à cœur le service des pauvres? L'esprit du Maître ne trouve-t-il pas, dans notre cœur, sur ce point comme sur bien d'autres, l'opposition de l'esprit du monde? Prêtres, religieux ou fervents fidèles de l'Église catholique, ayons à cœur de garder, de manifester et de faire passer dans la pratique de notre vie la prédilection du Christ pour les pauvres. Prenons garde que par notre faute ou à cause de notre indifférence ou, ce qui serait pire, de notre mépris, se perde une seule goutte du sang et de la vie des pauvres. Nous en aurons à rendre compte un jour à celui dont le psalmiste nous dit : *et il sera précieux, leur sang, à ses yeux.*

IX

16 Il y aura abondance de froment dans le pays,
Et sur le sommet des montagnes, *du gazon*, (comme au Li-
*Elle fructifie* et elle fleurit, *la moisson*, [ban)
Comme l'herbe des champs.

16 *Et erit firmamentum in terra, | in summis montium, super-exaltabitur super Libanum | fructus ejus : et florebunt de civitate | sicut fœnum terræ.*

Non seulement le Roi-Messie apportera la paix et la justice et mettra fin à l'oppression dont les pauvres sont habituellement victimes ; mais en même temps qu'il donnera la paix aux âmes, il assurera le bien-être des corps par l'ère de fertilité exceptionnelle que les prophètes donnent comme un des symboles caractéristiques du bonheur messianique. Ce symbole a sa raison d'être. Nos corps auront leur part de la joie plénière de la vie de résurrection dans l'état définitif du royaume messianique. Dès maintenant, bien que le christianisme ne mette pas le monde à l'abri des fléaux qui rendent, à certaines époques, la vie matérielle difficile, il est incontestable que les vertus morales et l'ordre social qu'il a propagés parmi les hommes ont largement contribué à favoriser la prospérité matérielle des nations qui ont commencé à rendre hommage au Roi-Messie. Nous ne pouvons et ne devons pas dire aux nations pas plus qu'aux individus : Le bonheur temporel vous sera mesuré à la mesure de votre fidélité au service du Christ ; mais nous pouvons et nous devons faire remarquer que ce fidèle service du Christ est, dès ce monde, source d'une certaine prospérité temporelle, en attendant les pleines satisfactions de corps et d'âme de la période triomphale et définitive du royaume.

X

17 Son nom sera béni éternellement ;
En face du soleil demeure son nom.
18 Elles seront en lui bénies toutes les tribus de la terre ;
Toutes les nations le glorifieront.

17 *Sit nomen ejus benedictum in sæcula :* | *ante solem permanet nomen ejus.* | 18 *Et benedicentur in ipso omnes tribus terræ :* | *omnes gentes magnificabunt eum.*

Les bénédictions dont est salué le nom du Christ dans le monde entier ne cesseront pas tant que luira le soleil. Elles ne feront que devenir plus ardentes et plus enthousiastes dans le monde renouvelé où, par la grâce du Christ, toutes les nations auront envoyé des élus qui chanteront éternellement les bienfaits et la gloire du Messie triomphant.

La perspective de ces jours de bonheur s'ajoute au sentiment des bienfaits de la vie présente pour nous faire redire avec plus de reconnaissance et d'amour la doxologie ajoutée à notre psaume messianique pour clore le second livre du recueil des psaumes : *Béni soit Yahwéh le Dieu d'Israël, qui fait à lui seul des merveilles! Qu'il soit béni, son nom de gloire, pour toujours, et qu'elle remplisse, sa gloire, toute la terre! — Benedictus Dominus Deus Israel, qui facit mirabilia solus : et benedictum nomen majestatis ejus in aeternum : et replebitur majestate ejus omnis terra.* Fiat! Fiat!

E. Hugueny, O.P.

# LES MAITRES ET LES MODÈLES

## Nos Saints de l'Ouest

### La doctrine spirituelle du Vénérable LOUIS-MARIE BAUDOUIN

(*suite*) (1)

#### II. — L'ADORATION DU VERBE INCARNÉ

*De la Trinité à la Trinité par l'Incarnation*

Notre modeste étude sur le Vénérable P. Baudouin a fait deviner sans peine aux lecteurs de *La Vie Spirituelle* ce que fut toute sa vie : un acte continuel d'amour divin.

Entraîné par l'exemple de Dieu même, qui n'a pas pu, dans l'excès de son amour, nous donner moins que son Verbe, « le Fils de sa dilection (2) », emporté par « le « premier acte du Verbe incarné qui fut un acte d'a- « mour (3) », il chanta sans se lasser la beauté de la charité divine, parce que son cœur se nourrissait de ce mets délicieux ; puis il le présenta, avec quelle libéralité ! aux âmes confiées à sa vigilance et convia à ce festin de l'éter-

(1) Voir *La Vie Spirituelle*, juin 1924.
(2) Coloss., I, 13.
(3) Vén. Baudouin, Chroniques de la Congrégation des Filles du Verbe-Incarné.

nelle vie tous ceux qui s'approchaient de son âme. Il parlait de l'amour divin comme l'enfant parle de sa mère, comme l'exilé parle de sa patrie, avec transport, et toujours.

Voyez comme il exhorte ses fils et ses filles selon Dieu à la pratique du premier et du plus grand de tous les commandements : « O mes enfants, aimez Dieu le Père, « qui est toute Beauté, toute amabilité, toute vérité ! « Aimez Dieu le Fils, qui est toute beauté, toute perfec- « tion, toute amabilité, toute vérité ! Aimez l'Esprit-Saint, « qui est toute amabilité, toute vérité ! Ne le contristez « jamais ! (1) »

Aux Filles du Verbe-Incarné il parle d'une manière plus pressante encore : « Le véritable caractère de l'épouse, « c'est l'amour... l'amour... l'amour du cœur ! (2) » « Je « vous souhaite pour Jésus l'amour de Madeleine ! »

Il écrira sur la pierre angulaire de ses Constitutions : « Nous sommes créés pour aimer... le Verbe incarné, « pour aimer en lui, par lui, avec lui, Dieu le Père pour « le temps et l'éternité ! Notre esprit sera l'esprit du Verbe « incarné et spécialement son esprit de piété envers Dieu « et d'amour pour les hommes ! »

Sans cesse il redit à ses enfants : « Aimez Jésus ! n'ai- « mez que Jésus seul. Ne cherchez à plaire qu'à Jésus ! »

Et lui-même pouvait s'écrier en 1832, dans un acte de parfait dévouement à Dieu qui semble le testament glorieux d'une vie toute d'amour : « Je ne veux plus vivre « qu'en Jésus, par Jésus, pour Jésus, en qui est la Vie ! « Autrement, ô mon Dieu, que je meure ! Je renonce, ô « mon Dieu, par une résolution irrévocable, à tout ce qui « n'est pas vous ; je n'ai plus d'autre dessein, d'autre

(1) *Directoire*, p. 116.
(2) *Esprit et Vertus*, p. 232.

« volonté que de vous chercher, vous et votre gloire, et « cela par amour pour vous ! (1) »

*
* *

Or, cet ardent amour était, dans l'âme et par conséquent dans la vie du Vén. Père Baudouin, enveloppé d'une admirable liturgie, comme l'autel resplendissant de nos églises est, aux jours de fête, environné de fleurs, de parfums et de flambeaux.

Admirant dans l'Incarnation l'acte suprême de la dilection divine, et répondant à tant d'amour par un excès d'amour, il n'oublia jamais que l'Incarnation est, en seconde analyse, un mystère d'incompréhensible abaissement. Le Verbe incarné lui disait dans la crèche, comme dans le sein de Marie, que l'humilité est le grand chemin de l'Amour, et il ajouta à sa lyre une corde nouvelle, aux sonorités graves et majestueuses, celle sur laquelle il chanta les anéantissements de son Dieu. « Le premier acte « du Verbe incarné en entrant en ce monde, avait-il écrit, « fut un acte d'amour. » Et aussitôt : « Quelle expression « de sa *religion* envers son Père ! (2) »

Dans le Verbe, incarné par amour, le P. Baudouin voit le *Prêtre*. Dès lors, des horizons sans fin, d'une incomparable splendeur, s'ouvrent aux regards de sa foi. Toute sa vie d'amour prendra un caractère grave, disons même austère, comme la vie du Verbe incarné fut dès la première heure enveloppé des ombres de la Croix ! Mais voyant son Maître abîmé dans les bassesses de l'humaine nature, il le poursuit dans ses anéantissements. C'est le second mouvement de l'âme du P. Baudouin : l'*Adoration*. « Nous

(1) *Vie*. Oudin, 1873, p. 365.
(2) Règle primitive, p. 17.

« adorerons, et nous aimerons », ces mots reviennent sans cesse sous la plume de l'ardent ami du Seigneur ; il ne les sépare pas, et il a écrit cette jolie phrase qui dit si bien tout le cœur de son Dieu, tout le cœur de l'Église, tout le cœur du P. Baudouin : « Qu'est-ce que l'amour? C'est un cœur « qui s'incline, qui se baisse vers l'objet aimé pour ne « faire qu'un avec lui ! (1) » Le propre de l'amour, écrira « en 1896 la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus, c'est « de s'abaisser » (H. A., p. 5).

Contemplant Marie à Bethléem, il écrit : « *Elle le cou-* « *cha dans une crèche !* Admiration ! Méditons en silence, « approchons de cette crèche, baisons-la avec tendressse. « Enveloppé de langes... L'Éternel... esclave !... Quelles « sont *ses adorations ? ses actions de grâces ? ses effusions* « *d'amour? ses prières pour ses frères?* O Père Eternel. « celui-ci est votre Fils bien-aimé ! Un Dieu adore un « Dieu, Dieu a actuellement un culte digne de son Être « infini ! (2) »

Cette lumière qui inondait de clartés l'âme du Père Baudouin était en même temps une force. Elle s'empara de lui, le prit tout entier et le prosterna aux pieds du Verbe incarné pour toute sa vie. Sans cesser de voir, de contempler en lui l'ami passionné, le frère dévoué des hommes, il l'admire aussi comme pontife, comme prêtre, avocat et intercesseur entre les hommes et Dieu. Le Christ, Pontife suprême, illumine toute sa vie spirituelle. Parce qu'il est Dieu, c'est lui d'abord qu'il adorera, « en union avec la « B. Vierge Marie et toute la cour céleste ». Puis, « en lui, « par lui, avec lui, il adorera le Père pour lui-même, à « cause de la beauté de son être éternel ! (3) »

(1) *Œuvres choisies*, II, p. 90.
(2) *Œuvres*, II, p. 68.
(3) Règle primitive, p. 17.

Et voulant, d'une volonté forte et irréductible, communiquer à ses enfants cette flamme et cette force, il écrira, dans le commentaire de ses Constitutions, cette déclaration formelle, son commandement à lui : « *Nous anéantir pour « adorer le Verbe incarné, adorer en lui, avec lui, et par « lui, le Père, le Verbe et l'Esprit-Saint, voilà le grand, le « premier but de notre Institut ! Nous sommes constitués « adorateurs du Verbe incarné* (1). »

*
* *

Cette doctrine, ce culte du P. Baudouin pour le Verbe incarné, et par le Verbe incarné à toute la Trinité sainte, était une protestation et une source de rénovation chrétienne dans l'Ouest de la France.

Une protestation. Quatre ans à peine s'étaient écoulés depuis le jour où Collot d'Herbois, entraînant à sa suite Robespierre et les Conventionnels, avait organisé sa procession grotesque et sacrilège à Notre-Dame de Paris, autour du trône où siégeait en son indigne état la déesse qu'il avait appelée : la Raison, la Philosophie. On avait chanté à l'idole des chansons dignes d'elle et brûlé sur les marches de son trône l'encens qu'on refusait à Dieu et à son Christ. Collot d'Herbois l'avait affirmé, ivre d'orgueil et de suffisance, à l'abbé Grégoire : « Cette fois c'est bien « fini, le Christ ne ressuscitera plus ! »

Mais déjà Dieu, dans sa miséricorde, préparait son retour au pays de France. Des prêtres, comme M. Chaminade à Bordeaux, comme le P. Champagnat, le P. Collin, le P. Condren, préparaient les parfums et les hymnes d'allégresse; le P. Baudouin priait et se préparait à Tolède. Le Christ allait ressusciter.

(1) *Directoire*, p. 106.

Nous ne croyons pas — peut-être avons-nous tort — qu'un seul des saints prêtres que nous avons nommés ait conçu la restauration de la foi sur un plan plus vaste et plus profondément théologique que le Vén. P. Baudouin. Comme tous ses frères dans le sacerdoce, il appuie sur le Christ l'édifice qu'il veut construire. Mais — qu'on nous pardonne cette expression qui peut paraître excessive et que nous voudrions seulement exacte — c'est sur le *Christ tout entier* qu'il pose les premières pierres du temple catholique. Nous voyons en effet que les rénovateurs de la vie chrétienne en France, vers 1800, se sont cantonnés dans telle ou telle dépendance de l'Incarnation. La très sainte Vierge Marie a présidé aux destinées des Congrégations des Maristes, des Petits Frères de Marie, des Marianites et de combien d'autres associations établies ou rétablies en son honneur! Le P. Condren, le P. Varin, jettent dans le Cœur sacré de Jésus, avec toutes leurs espérances, les âmes vaillantes qu'ils entraînent à leur suite. Ceux-ci relèvent les écoles chrétiennes; ceux-là élaborent de savantes conférences; les uns se dépensent au chevet des malades, les autres se livrent aux durs travaux des missions. Les collèges s'élèvent à côté des séminaires, et les œuvres sociales dans la même rue que les chapelles de l'Adoration Réparatrice.

Les œuvres sociales exceptées, le Vén. P. Baudouin a conçu l'idée et commencé la réalisation de toutes les œuvres du bien. Ses fils en effet instruiront la jeunesse dans les petits et dans les grands séminaires, dans les collèges et les petites écoles; les missions à l'intérieur et à l'extérieur, les cures et les maisons religieuses, leur seront ouvertes. Rien ne leur sera étranger dans les œuvres de l'Église catholique. Ses filles ouvriront des hôpitaux, soigneront les malades à domicile, dirigeront des ouvroirs et des salles d'asile, des écoles primaires et des collèges. Aucune œuvre de charité ne leur sera interdite.

Cette largeur de vues, le P. Baudouin la devait sans doute à la désolation universelle de l'Église sur la terre de France; n'en était-il pas redevable, dans une large mesure, à l'étude, à la contemplation continuelle du mystère de l'Incarnation et de ses « divines conséquences »? N'a-t-il pas écrit que l'Annonciation est la « fête de toutes les beautés, de toutes les vertus »? que le divin Maître est le modèle de tous les états »? Par une conséquence nécessaire, ses fils et ses filles ne devaient-ils pas, pour reproduire ici-bas le Christ tout entier, se livrer à toutes les œuvres que le Christ accomplit par son Église, et dans chacune desquelles il manifeste une des perfections de son âme, une des splendeurs de sa vie radieuse?...

*
* *

Comment le P. Baudouin a-t-il *compris* et *pratiqué* l'adoration? Acte d'amour réparateur et rénovateur, l'Incarnation parut aussi aux yeux du P. Baudouin ce qu'elle est en effet, l'œuvre éminemment sacerdotale voulue par Dieu pour instaurer la véritable religion figurée si souvent dans la vie des Patriarches, annoncée par les Prophètes, la seule capable d'honorer la Divinité par un culte digne d'elle, et d'attirer sur l'humanité régénérée les flots de grâces sans lesquels le ciel serait demeuré sinon fermé à jamais pour tous les hommes, au moins d'une conquête difficile.

Le Christ n'est pas seulement, aux yeux du Vén. P. Baudouin, « le pont mystérieux » jeté sur l'abîme qui sépare l'humanité de la Divinité, depuis la chute du premier homme (1); dire qu'il est notre frère, notre médecin, notre sauveur, notre ami, n'est pas assez pour lui; qu'il est législateur, juge, roi éternel des siècles, le P. Baudouin le

(1) Sainte Catherine de Sienne, *Dialogue*, début et *passim*.

redira avec des transports qui ressemblent à de l'ivresse. Mais par-dessus tout, le Sauveur du monde sera à ses yeux ravis — nous l'avons dit plus haut — le Prêtre souverain, le Pontife suprême, le culte vivant d'adoration, de louange, de sacrifice et de prière que le Verbe incarné rendra majestueux et suppliant à la « suradorable Trinité », Père, Fils, Esprit-Saint, dans les siècles des siècles.

Aucune conception du Verbe incarné n'a paru plus haute, ni plus complète à l'esprit du Vénérable Père. L'amour éternel, dans une sorte d'extase, a produit cette merveille du Verbe incarné « mystère d'ineffable charité » ! La Rédemption du monde a été l'œuvre voulue par Dieu par cette union prodigieuse de la nature divine à une nature humaine dans la personne du Verbe. C'est, dans l'état historique de l'humanité, le motif principal de l'Incarnation, diront avec saint Thomas un grand nombre de savants théologiens. La Croix explique l'Incarnation ; l'Incarnation est tout entière orientée vers le sacrifice. La doctrine du sacrifice tient dans les enseignements du P. Baudouin une place prépondérante et s'établit au premier plan de sa vie spirituelle. Mais la Croix elle-même entrera dans le plan général de l'Incarnation, non pas comme idée unique absorbant toutes les autres, mais, nous le répétons, comme idée principale et dominante qui laissera aux autres, à l'idée de louange, de reconnaissance, de prière, toute leur valeur propre, toute leur particulière beauté. Pour le P. Baudouin, l'Incarnation est la religion parfaite, le Christ est le Prêtre de Dieu, le Pontife, le Médiateur divin qui rassemble autour de lui toutes les créatures intelligentes, rachetées par lui, ou établies par lui dans une grâce nouvelle, comme les anges. Réunissant toutes leurs louanges dans son âme, tout leur amour dans son cœur, il chante à la Divinité un hymne de gloire et un cantique d'amour

absolument parfaits. Volontiers il eût signé, car il l'a faite sienne dans son enseignement et dans sa vie, cette admirable page de Bérulle :

« Oui, l'Incarnation est l'adoration parfaite de Dieu, au « ciel et sur la terre! Au ciel l'Agneau immolé s'incline « devant le trône et l'adoration est parfaite. Un seul cri « succède à ce silence solennel, et ce cri est celui de l'union, « de l'adhésion; les Séraphins eux-mêmes n'ont plus rien « à dire que cet ineffable *Amen*!

« Sur la terre, le même Agneau réside dans cet état de « mort au saint tabernacle; l'Église tout entière se tourne « vers lui, s'unit à lui, prie par lui, agit en lui et lui rap- « porte tout. Aussi, dans ses offices solennels, elle conclut « toute sa liturgie par ces mots : « Par Jésus-Christ Notre- « Seigneur ». Et alors le peuple fidèle n'a plus qu'à se « taire; la terre n'a plus qu'à imiter le silence du ciel, et « l'Église, qui combat avec l'Agneau, s'unit à celle qui « triomphe avec lui pour faire entendre le même cri : « *Amen*!

« Comprenez donc maintenant le dessein de Dieu dans « l'Incarnation qui est que toute créature se mette dans une « parfaite dépendance envers l'Homme-Dieu, et s'en serve « comme du seul moyen nécessaire de rendre à la Majesté « sainte les hommages qui lui sont dus. Et c'est pour cela « qu'au saint sacrifice, après l'élévation, le prêtre, élevant « l'hostie sur le calice, prononce ces paroles : « Par lui, « avec lui, et en lui, vous est rendu, ô Père tout-puissant, « ainsi qu'au Saint-Esprit, tout honneur et toute gloire, « dans les siècles des siècles. » Oui, Jésus-Christ, voilà le « seul digne et parfait adorateur de la Trinité sainte, aux « siècles des siècles. — Et puissiez-vous, dans ce moment, « entrer ainsi dans les desseins de Dieu, dans les disposi- « tions de l'Agneau qui s'immole; puissiez-vous compren-

« dre la portée de ce mot par lequel répond alors le peuple « fidèle. *Amen!* (1) »

Lorsque le P. Baudouin apprend à ses enfants les quatre grands actes qui constituent l'essence du Sacrifice, on croirait entendre l'accent de ces grandes âmes sacerdotales :

« Près d'accomplir, ô mon Dieu, l'honorable et sublime fonction d'adorateurs que les anges et les saints remplissent dans le ciel, je suis couvert de confusion à la vue de mes péchés qui me rendent indigne de ce bel office, je les regrette vivement et je vous en demande pardon. »

« Malgré ma profonde misère, je me sens pénétré d'une douce confiance à la pensée de votre divin Fils, le Verbe Éternel, qui s'est anéanti par amour pour moi. O mon Dieu ! je vous en conjure par ses mérites, par l'intercession de Marie Immaculée, de saint Joseph, des saints anges, que votre divin Esprit vienne en mon cœur et me communique les sentiments qui vous rendent agréable cet acte d'adoration :

« 1° *Adoration*. — Verbe Incarné, fils éternel de Dieu, plein de foi dans le mystère ineffable de votre Incarnation et humblement prosterné devant votre majesté suprême, je vous adore conçu par l'opération du Saint-Esprit dans le sein de la plus pure des Vierges, sitôt qu'elle a eu donné son consentement au saint archange Gabriel. Je vous adore prenant un corps, le chef-d'œuvre de tous les corps humains, et une âme d'une beauté incomparable. J'unis mes humbles hommages aux premières adorations de votre Mère Immaculée et à celles des saints anges, qui, à votre entrée dans le monde, ont reçu l'ordre de vous adorer. *Adoramus te, benedicimus te ; tu solus Dominus, tu solus Altissimus, Jesu Christe.* O Fils du Très-Haut, j'adore dans ce profond mystère l'amour qui vous porte à vous unir à notre nature, la bonté du Père qui vous donne au monde, et l'amour du Saint-Esprit qui couvre Marie de son ombre.

« Père céleste, je m'unis au premier acte de votre divin Fils entrant dans le monde ; je vous adore pour vous-même, en lui, par lui, et avec lui, à cause de la beauté de votre Être

(1) Bérulle, *États et grandeurs de Jésus-Christ*. Voir aussi Condren, Olier et les autres écrivains de cette belle école spirituelle du XVII[e] siècle.

éternel et de toutes vos perfections infinies : que par lui, en lui et avec lui toute gloire et tout honneur vous soient rendus, ô Dieu, Père tout-puissant, en l'unité du Saint-Esprit dans tous les siècles des siècles.

« 2° *Reconnaissance.* — Père adorable, en union avec votre Fils, le Verbe Incarné, et par lui, je vous remercie de tous les dons que vous avez prodigués à sa sainte humanité, surtout du bienfait ineffable de l'union hypostatique que vous lui aviez destinée de toute éternité.

« Je vous remercie des privilèges inouïs que vous avez accordés à sa très sainte Mère, qui est devenue la nôtre, et particulièrement de sa conception immaculée et de sa maternité divine.

« Je vous remercie des grâces que vous avez dispensées au glorieux saint Joseph, à tous les Bienheureux, à l'Église militante et à l'Église souffrante, à notre chère Congrégation, à toutes les créatures, à moi-même, tout indigne que je suis de vos bontés miséricordieuses : grâces de création, de rédemption, de sanctification, de vocation religieuse et sacerdotale.

« 3° *Acte de dévouement.* — Aussitôt qu'il fut conçu dans le sein de Marie, votre divin Fils, acceptant l'anathème que nous méritions, s'est offert en sacrifice avec un zèle et un amour infinis pour votre gloire et pour le salut des hommes. Hélas! Seigneur, mes péchés me rendent indigne de m'associer à cet aimable Sauveur; il faudrait des victimes pures et sans tache. Je gémis profondément de mon indignité; mais, plein de confiance dans votre bonté ineffable, je m'unis au Verbe fait homme pour moi, et je le conjure de me faire agréer comme holocauste pour votre gloire et le salut de son corps mystique. En lui, et par lui j'accepte toutes les peines, tant intérieures qu'extérieures, qu'il vous plaira de m'envoyer en ce jour, particulièrement celles que je prévois...

« 4° *Acte de demande.* — Esprit-Saint, amour du Père et du Fils, formez de saints gémissements dans mon cœur.

« Verbe Incarné, et vous, Marie, sa très sainte Mère, jetez un regard de bonté et de miséricorde sur cette vallée de larmes ; accordez la consolation aux affligés, la force aux âmes tentées, le repentir aux pécheurs, le paradis aux âmes du Purgatoire; daignez me bénir avec tous mes frères si heureux d'être les enfants de Marie Immaculée ; donnez-nous toutes les grâces dont nous avons besoin pour persévérer et croître dans votre

amour. Faites qu'animés de votre Esprit, puissants en œuvres et en paroles, nous vous offrions éternellement au ciel l'hommage de notre adoration, de notre reconnaissance et de notre amour.

« Gloire et amour à jamais au Père, au Fils et au Saint-Esprit et à Marie Immaculée. »

Rendre à Dieu le culte d'adoration qui lui est dû comme au Créateur et au maître absolu de tous les êtres, le bénir, le louer, le chanter pour les innombrables bienfaits qu'il a répandus sur ses créatures, soit dans l'ordre naturel, soit dans l'ordre surnaturel, mille fois plus beau, lui offrir chaque jour des victimes toutes disposées à souffrir toute douleur pour la gloire de son nom, enfin le supplier de répandre sa miséricorde et ses grâces sur toutes les âmes rachetées du sang d'un Dieu, remplir ces fonctions sublimes plusieurs fois le jour en union avec le Verbe Incarné, en lui et par lui, sous la protection de Marie Immaculée, de saint Joseph et des saints anges, c'est le grand, c'est le premier, c'est l'essentiel devoir que le P. Baudouin assignait à ses fils.

L'esprit de religion envers Dieu doit être leur esprit. Leur grande étude, leur continuel modèle, c'est Jésus prêtre et victime, dans son Incarnation, dans sa vie tout entière, au calvaire, au ciel, et dans l'Eucharistie. Le sacrifice d'un Dieu est le centre de leurs méditations. Que dis-je? Ils doivent s'unir intimement à ce Dieu fait homme et hostie du Nouveau Testament : car, dit le P. Baudouin, « nous adorerons *dans lui, par lui, avec lui,* Dieu le Père pour lui-même, à cause de son Être éternel; *nous nous unirons au Verbe Incarné,* pour remercier le Père; *nous nous unirons au Verbe Incarné* comme holocaustes pour la gloire de son Père et le salut de son corps mystique. »

Le disciple du P. Baudouin tendra donc à l'anéantissement de lui-même pour se perdre en Jésus-Christ; dégagé

de toutes choses, il doit se revêtir du Christ et de son sacerdoce, et sur l'autel sacré qui est le Verbe lui-même, offrir à Dieu, continuellement, l'adoration, la reconnaissance, le sacrifice et la prière! C'est son premier, son plus important devoir. Il est constitué adorateur du Très-Haut, Père, Fils et Saint-Esprit, en Jésus-Christ et par Jésus-Christ. Ne lui demandez pas ce qu'il fait le soir, le matin, au milieu des jours et pendant les nuits même; il imite les anges qui entourent le tabernacle, et ceux qui se prosternent devant le trône du Tout-Puissant pour adorer avec Jésus-Christ celui qui mérite seul des adorations éternelles.

A. Ailleaume.

# La très pieuse enfance d'Anne de Guigné

25 avril 1911 — 14 janvier 1922

---

C'est la gloire de l'Église de produire des saints dans les temps les plus impies, dans les sociétés les plus corrompues. S'il nous est donné de voir le grand refus de Dieu parmi les Nations, il nous est aussi donné de contempler des merveilles de grâce dans les âmes qui acceptent le divin avec une foi pure et une confiante générosité. Peut-être a-t-on mis parfois un peu d'indiscrétion ou un peu trop de zèle dans la révélation de ces mystères du cœur, de ces « secrets du Roi » qu'il est bon de cacher. Le Seigneur a dit pourtant que la lumière ne se met point sous le boisseau ; il faut qu'elle brille dans la maison pour réjouir nos regards et réconforter notre détresse, à l'heure de l'angoisse, quand la nuit vient.

Une chose de nos jours est frappante : l'opposition de plus en plus vive de l'esprit du monde moderne avec l'esprit de l'Évangile. Jésus a dit : « Si vous ne devenez comme de tout petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » Et parce que les hommess, de plus en plus, sont gagnés par la malice des « grands » et des orgueilleux, le royaume des cieux leur est très véritablement fermé. Dieu pourtant nous vient en aide. Visiblement il nous suscite des saints qui sont des enfants. La Bienheureuse Imelda, dont le culte resta longtemps un bien de famille pour son Ordre, fait à nouveau des miracles

et est invoquée par les tout petits communiants, dont elle est la patronne. La Bienheureuse Thérèse de Lisieux a été providentiellement suscitée pour nous montrer cette voie d'enfance évangélique, qu'il est « nécessaire » de prendre, si nous voulons nous élever jusqu'à la vie éternelle, nous assure l'auguste Pontife.

« Ce qui me console, aimait à répéter le vénéré P. Lintelo, sur la fin de sa vie, c'est l'assurance que me donnent des âmes éclairées de Dieu : *Il y aura des saints parmi les enfants.* »

Il ajoutait : « Une expérience va se faire : celle des enfants chrétiens normaux, nourris de l'Eucharistie dès leur matin (1). »

L'expérience est faite et des exemples déjà très nombreux et très consolants nous montrent que les tout petits entendent bien la parole de leur bien-aimé Jésus : « *Laissez venir à moi les enfants.* »

C'est avec une joie d'âme profonde que nous proposons à nos lecteurs un exemple rare de cette effusion de la vie divine dans les tendres cœurs qui viennent de naître à la vie de la raison et de la grâce.

Nous croyons, et des personnes très éclairées et très pieuses pensent avec nous, que le Sauveur a voulu ajouter à l'histoire des Tarcisius et des Imelda cette gracieuse et ravissante page de sainteté, que nous allons essayer de transcrire. Le Sacré-Cœur a sans doute suscité cette angélique « petite sainte » pour attirer vers lui plus suavement tant d'innocentes créatures que guettent des périls détestables et inouïs.

Il a fallu aux siens — à sa mère surtout — cette solide conviction, pour les décider à livrer à la piété des fidèles des souvenirs si intimes et si sacrés, mais l'élue de Dieu

(1) R. P. Albert Bessières, *Inter Lilia*, préface.

n'appartenait plus à sa famille. Le rayonnement de sa vertu avait déjà réjoui tant d'âmes et les avait si puissamment édifiées et confortées, qu'il devenait chaque jour plus évident qu'au lieu d'étouffer cette bienfaisante action, il fallait la favoriser au contraire et l'étendre.

Que Dieu, dont les regards pénètrent les plus secrètes pensées, daigne bénir les intentions pures de ceux qui ne désirent que sa gloire et le triomphe de son amour dans l'adorable Eucharistie.

*
* *

## I. — Les premières années

Jeanne-Marie-Joseph-Anne de Guigné naquit à Annecy-le-Vieux, le 25 avril 1911. Dieu, dans la corbeille de son berceau, déposa les dons les meilleurs. Elle trouvait, dans son foyer, les traditions les plus pures de foi chrétienne et d'honneur français. Elle se montrera digne de saint Louis, duquel, avec le sang, elle avait hérité l'élévation et la générosité.

Elle fut la première bénédiction du mariage qui unit, en 1910, le comte de Guigné à Mlle de Ch... Durant les trois années qui suivirent, un frère, Jacques, et deux sœurs, Madeleine et Marie-Antoinette, vinrent agrandir le cercle de la famille et augmenter sa joie. Joie mêlée de grandes douleurs d'abord, puis brisée par le deuil, le 22 juillet 1915. Ce jour-là, à la tête de ses alpins, le lieutenant de Guigné, trois fois blessé, décoré de la Légion d'honneur, deux fois cité à l'ordre de l'armée, tombait en héros, dans un assaut meurtrier. Anne perdait en ce père un chrétien admirable : il semble qu'à partir de cette mort très belle, l'enfant ait hérité de toutes les vertus paternelles ; ce deuil en effet la transforma et devint,

pour l'enfant, le principe d'une véritable conversion.

Elle avait reçu de Dieu, en venant au monde, une très riche nature : une âme droite et loyale ; une intelligence vive et précise ; une ardeur ferme et persévérante ; une exquise sensibilité ; une spontanéité, un élan de cœur et une active bonté qui donnaient à ses moindres actes un charme naturel et une aisance distinguée.

Mais qu'elle était loin d'être née parfaite ! Le fond de son caractère était la violence, une violence facilement passionnée, animée de fortes et d'irrésistibles colères. Cette impétuosité rendait la toute petite enfant ingouvernable par moments : son premier mouvement était la résistance. Très personnelle et très volontaire, elle aura de rudes combats à mener pour parvenir à cette douceur si humble et si effacée qui fera plus tard le charme de sa vertu.

Anne était aussi très autoritaire. Elle avait un esprit de décision remarquable, et une manière irrésistible de balbutier des ordres. Elle ne connaissait pas d'obstacles à ses volontés et faisait un beau tapage quand elle ne pouvait en triompher.

Elle aimait avec passion, avec une sorte de frénésie, et mettait à tous ses sentiments une ardeur exclusive et jalouse. Elle n'aimait pas à partager et vint un jour, de toute sa colère, pour donner un coup de pied à son petit frère qui lui prenait une part de sa mère.

Une photographie de sa première enfance révèle ces traits de son caractère. Le regard, ferme et droit, est presque dur. Tout dans cette petite tête blonde, fièrement posée, accuse la force, la volonté, la décision : le pli des lèvres est sévère, et cette bouche d'enfant ne doit s'ouvrir, semble-t-il, que pour commander ou réprimander.

Nous trouvons en cette nature des dispositions, des énergies, des passions, qui, dominées par la grâce et transformées par elle, porteront cette âme prédestinée à de surpre-

nantes hauteurs, mais pour les maîtriser, les assagir, les ordonner à Dieu, il faudra « *lutter chaque jour* », et rien ne sera beau comme ces combats d'une enfant si tendre pour s'élever avec force.

Comme tous les saints, Anne, qu'on appelait Nénette dans l'intimité, s'éleva dans l'épreuve, et par elle. La mort de son père l'impressionna vivement : « Elle me regardait tristement, écrit sa mère, pleurait avec moi et me couvrait de caresses. »

Cette enfant si aimante fut saisie par la souffrance de sa « maman chérie » : elle eut, dès ce temps, un extrême souci de lui éviter tout chagrin, de lui faire plaisir, de la consoler. Elle devint un « véritable soutien » pour son cœur brisé; elle lui fit « du bien », par « cette tendresse si délicate qui sait adoucir la douleur ».

La pensée de Dieu animait déjà cette piété filiale, et un tel exercice de la charité changea complètement cette petite nature. En quelques mois, mystérieusement, cette âme fut comme envahie par l'Esprit-Saint, qui est un esprit de douceur et de bonté. L'enfant autoritaire, aux reparties terribles, devint soumise et effacée. Ce cœur jaloux ne fut plus attentif qu'aux peines des autres. On sentait la chère enfant sous l'influence d'une grâce, qui imprimait déjà sur tout son être le signe mystérieux de l'Agneau. A partir de ce moment Nénette ne refusa rien à son Dieu, et nous verrons quelles admirables ascensions la portèrent vers lui, jusqu'à sa mort bienheureuse.

En 1915, durant l'automne, elle vint à Cannes avec sa famille pour y passer l'hiver. Elle fut alors confiée à sa chère institutrice, Mlle B., qui devint bien vite son amie et sa confidente. La maîtresse fut vivement impressionnée par sa petite élève, et déjà « la douceur et l'abnégation peu ordinaires » de l'enfant avaient en elle une telle

aisance et un tel éclat qu'on la crut « douée dès sa naissance de cette nature bonne et parfaite ».

L'idée de la première communion commençait à donner une impulsion plus vive à des vertus si bien nées.

Anne éprouvait déjà pour Dieu un irrésistible attrait. En l'étude de nos mystères son application volontaire, la vivacité et la pénétration de son intelligence étonnaient. Toute petite parmi des compagnes de beaucoup plus âgées, elle comprenait, mieux que toutes, les questions difficiles, et quand une demande restait sans réponse, « toutes les têtes se tournaient vers elle, qui, de sa petite voix, tranchait immédiatement le cas. Cette petite fille sait donc tout, murmurait chaque fois d'un ton plus admiratif une compagne de neuf ans (1) ».

On devinait chez Anne une avidité du vrai qui ne pouvait s'apaiser qu'en Dieu. Elle acceptait loyalement la lumière et la laissait tomber de son intelligence dans son cœur : elle cherchait aussitôt à réaliser ce qu'elle savait être bon et parfait. Aussi la formation des vertus répondait, chez elle, à la préparation de l'esprit. Anne mit dès lors une ardeur plus grande à se vaincre. L'obéissance, on le sait, n'était pas dans sa nature : elle devint exactement soumise en tout, et pour arriver à une plus parfaite victoire, elle livra son âme et son corps au joug de la pénitence. Et ce fut dans le secret — un secret qui se laissait pourtant deviner — une chaîne ininterrompue de petits sacrifices. Elle fit vraiment « tout ce qui était en son pouvoir ». A table, dans ses jeux, au travail, partout on admirait son art naïf de s'immoler. Quand il y avait une chose pénible à faire, elle se mettait toujours en avant : une seule fois son hésitation la fit devancer par une de ses

(1) Témoignage de la Mère S. R. des Religieuses Auxiliatrices, directrice du catéchisme que suivait Anne, à Cannes.

sœurs. Ce désir de se mortifier devint si grand et si soutenu, qu'il fallut le modérer.

Elle fit alors sa confession. Comme on lui recommandait de ne pas se laisser intimider : « Je parlerai très respectueusement au Père, répondit-elle, mais je n'aurai pas peur. Le prêtre ne tient-il pas la place du bon Jésus? »

Le jour de bénédiction approchait, mais devant ce bonheur si ardemment attendu un obstacle imprévu surgit. Quand Monseigneur découvrit sur la liste des candidats à la première communion cette enfant qui n'avait pas six ans encore, il voulut aussitôt l'écarter. On plaida sa cause : elle fut gagnée, mais Sa Grandeur exigea un examen sévère. Le Supérieur des Jésuites en personne devait le faire passer. On tremblait pour l'enfant, mais elle, dans l'innocence de son cœur, gardait tout son calme. Elle avait tant prié l'Esprit-Saint tout le long du chemin! Bien sûr, ce bon Esprit l'aiderait et lui « suggérerait toutes choses ». Le Père interrogea Nénette sans jamais se servir du texte. Ce fut à travers le domaine théologique une course pleine de surprises et de périls. L'enfant répondit à tout avec décision et clarté, d'une manière fort précise. Elle pouvait donc aller au lieu de son repos, vers le Cœur de Jésus qui l'attirait si tendrement et si puissamment : elle était prête!

Ces noces mystiques, ce baiser divin de la communion, eurent lieu le 26 mars 1917. Toute recueillie pour se donner toute, Anne vint à son Sauveur avec un élan d'âme visible. On la sentait déjà comme perdue en Dieu, sa joie douce rayonnait sur son visage grave et tout pénétré de respect. « Que Jésus lui a-t-il demandé, note un témoin ému de ce spectacle, que lui a-t-elle promis? C'est leur secret, mais le divin Sauveur dut se révéler à cette âme de choix. »

Sur un bout de papier où Nénette avait inscrit les chœurs

des Anges, on trouvera plus tard ces mots qui la peignent : « *Je veux que pour Jésus mon cœur soit pur comme un lys !* »

## II. — La conquête des belles vertus

La première communion fut le grand événement de cette vie. Le Seigneur prévint d'une bénédiction exquise cette âme toute pure : il donna une étonnante impulsion à tant de vertus déjà grandissantes, et nous allons voir Anne poursuivre, en ses brèves années, un admirable idéal de sainteté et l'atteindre.

Extérieurement c'était la plus simple et la plus aimable des enfants : effacée et modeste, d'une transparente candeur, loyale et généreuse, on la voyait se donner toute à ses petits devoirs, à ses jeux, à ses humbles travaux, à l'affection des siens. Aucune action éclatante n'illustrera sa vertu : rien en sa vie ne dépasse les forces de son âge, mais en son cœur Dieu opérait des merveilles, et la plénitude des dons divins transparaîtra dans l'éclat de son innocence, dans le rayonnement de sa foi, dans les dévouements de sa charité, qui devint héroïque à force d'être grande, délicate et constante.

A voir dans un âge si tendre une sainteté si parfaite et si aisée, on la croirait simplement innée : elle fut pourtant acquise par une fidélité de tous les instants. « Répondant à ses désirs, écrit un témoin de sa vie, Dieu lui donnait une grâce très grande, mais elle, de son côté, était de plus en plus fidèle à y correspondre dans les moindres détails : aussi l'on sentait une ascension sans arrêt de cette âme vers son Dieu (1). » Selon la loi dictée par le Sauveur, Anne dut se renoncer, porter sa croix chaque jour et suivre

(1) Mlle B.

son Maître dans le sentier du Calvaire : tel fut le secret de ses victoires. Elle écrivait, vers l'âge de neuf ans, sa résolution d'imiter en tout son Sauveur : « Quels moyens prendre? Combattre les obstacles, ce qui peut empêcher Jésus de grandir en moi : mes défauts, cette pente à l'orgueil, à la paresse... *Donc nécessité pour moi de lutte quotidienne.* Si mon corps a besoin de nourriture, il faut aussi une nourriture à la vie de mon âme. Quelle est cette nourriture? Tout ce qui est vrai, beau et bon, tout ce que j'ai appris sur les genoux de maman. » Nous voyons par ces fermes décisions, rigoureusement suivies, qu'Anne ne voulait connaître qu'un amour qui se prouve.

La tiédeur, la médiocrité, la négligence, furent ses ennemis les plus vigoureusement combattus.

Elle eut d'abord véritablement « faim et soif de la justice ». Il lui fallait à tout prix connaître son devoir, et elle ne cessait de chercher la lumière auprès de ceux qui pouvaient l'éclairer. Elle avait parfois des embarras de délicatesse, ne sachant où se trouvait le plus parfait, et on devait bien vite lui trancher ses petits cas de conscience : *elle n'avait de repos qu'après avoir compris ce qu'elle devait faire.* Mais alors quelle joie! on la sentait délivrée comme d'une angoisse subtile. Quand un bel exemple de vertu admiré autour d'elle achevait d'éclairer son esprit, son bonheur éclatait : « Ah! vous savez, maman, j'ai compris! » venait-elle dire.

Elle était allée rendre visite, un soir, aux Sœurs d'Annecy-le-Vieux. La pauvre enfant paraissait fatiguée, et on l'invita à se reposer un moment à l'ombre de l'enclos, mais Nénette n'avait pas la permission expresse de s'arrêter : « Croyez-vous, dit-elle, que je puisse m'asseoir quand même? » Quand on l'eut rassurée, elle fit gentiment ce qu'on lui demandait. Ce trait la dépeint. Elle avait pour tout cet extrême souci de rester dans la ligne du

devoir. Une fois instruite, elle suivait toujours la voix de sa très délicate conscience.

Elle avait une véritable horreur du péché, et les moindres imperfections lui faisaient une peine profonde. Elle en demandait pardon à Dieu avec des regrets très vifs et persévérants. Elle était une fois inconsolable parce qu'elle avait travaillé un dimanche sans y prendre garde. Sainte Catherine de Sienne avait de ces remords pour un léger mensonge échappé à sa distraction.

Aux moindres manquements, Anne s'humiliait aussi devant les siens et cherchait à réparer par les attentions redoublées de sa tendresse les torts échappés à sa fragilité. « Elle m'embrassait de façon touchante chaque fois qu'il lui arrivait de me contrarier », témoigne une amie d'enfance. « Je ne pouvais arriver à la consoler, écrit à son tour sa gouvernante, parce que m'ayant effleurée avec un petit fouet elle croyait m'avoir fait mal. Jusqu'au soir elle me prodigua une affection que je n'arrive pas à redire. »

Elle avait en tout de ces délicatesses aimables. Connaissant sa tendre dévotion pour la Bienheureuse Thérèse de Lisieux, Mademoiselle lui avait donné un calendrier où se trouvait l'image de la sainte. Anne en fut très heureuse, mais elle ne put garder son bonheur pour elle seule et, peu après, toute confuse, elle vint dire à sa grande amie : « Je ne voudrais pas vous avoir fait de peine... J'ai donné votre petit calendrier à une petite fille du catéchisme qui s'appelle Thérèse. » Son cœur était inquiet entre deux charités.

Une autre fois, vers la fin de sa vie, elle peut accompagner à la messe une amie de sa mère et y communier : on le lui permet ! Mais, tout à coup, cette hésitation qui révèle sa blancheur d'âme : « Maman, n'ai-je pas été trop dissipée ? — Non, Nénette, tu peux aller communier. —

Quel bonheur! » s'écrie l'enfant, et elle part, légère comme un oiseau, emportée par l'amour.

Le devoir clairement connu était souvent difficile à remplir. C'étaient devoirs à la taille d'une enfant, si l'on ne considère que les choses à faire; mais la perfection de la vertu, comme ses difficultés, dépendent beaucoup moins de la matière de nos actes que de leur forme et de leur fin : l'élan, l'intention, la charité qui les animent, font toute leur beauté et leur prix, et notre « petite sainte », en cet art de bien faire, sut conquérir une admirable maîtrise. A sa manière, elle engagea de grandes luttes et remporta de grandes victoires devant Dieu, qui « regarde le cœur ».

Elle cherchait toujours à se corriger de ses moindres défauts. On la devinait si soucieuse de n'accomplir que la volonté divine! « Elle s'était attachée à rendre éternel tout ce qui passe, à animer toute sa vie d'une intention surnaturelle, et cherchait avant tout la gloire de Dieu : tous ses moindres actes étaient faits avec la plus grande perfection, elle s'appliquait toujours à mieux faire (1). » « *Faire chaque chose le mieux possible* », tel fut son idéal constant.

Elle avait un très simple secret de sainteté. « Bon Jésus, je vous les offre », priait-elle en ses plus petites actions. C'était un besoin de son cœur, car elle vivait en la présence de son Père céleste, et rien ne lui coûtait pour lui prouver son amour. Elle a dévoilé un peu du mystère de son âme dans ces conseils qu'elle aimait à donner à une amie d'enfance : « Quand tu n'as pas le courage de travailler, quand le travail t'est dur, pense à l'offrir au bon Dieu. Il faut tout lui offrir! Rien ne coûte quand on l'aime. Notre travail, c'est un cadeau que l'on fait au bon Jésus. » Ici, tous les témoignages concordent. « Comme les saints, pour

(1) Mlle B.

elle un seul souci : posséder Dieu ; un seul désir : le voir ; une seule peine : la crainte de l'offenser (1). »

Sa fidélité exigeait parfois de réels sacrifices à son cœur ardent. Un jour elle était allée rendre visite avec sa famille à des amis, chez lesquels l'attendait un aimable groupe d'enfants. On organise une partie où rien ne doit manquer, ni l'entrain, ni l'imprévu : le soleil était de la fête, et tout allait se terminer par une « dînette », chose rare ! Malheureusement, Jacques, indisposé, dut garder la chambre, et il fallut au malade une infirmière bénévole. Une petite amie de Nénette se dévoua, mais la chère enfant ne put se résigner à la laisser seule avec son frère. Elle s'arrêta sur le pas de la porte ; les rires de la joyeuse bande l'attiraient au dehors, le devoir l'attirait au dedans ; elle poussa un léger soupir et, répondant à l'appel de sa charité, elle resta au poste du dévouement. Une autre fois elle s'appliquait visiblement à construire des poupées en carton pour ses sœurs. Les membres en étaient articulés et, comme elle s'ingéniait à ce difficile travail, on l'appela. « Oh ! maman, dit-elle avec une ombre de découragement, je ne pourrai plus retrouver mes morceaux... *Mais puisque c'est plus parfait !* » et, laissant tout, elle part.

Un jour de son dernier été, Jacques vint lui dire : « J'ai besoin d'un cheval. » Anne détestait ce jeu, et devant l'excessif effort elle hésita : « Tant pis, je ne le ferai pas », dit-elle. Mais aussitôt elle se ressaisit, et la voilà galopant pour amuser son petit frère. « J'ai pensé que c'était tout de même mieux de faire mon sacrifice », vint-elle glisser à l'oreille de sa gouvernante. Elle ne sut jamais rien refuser au bon Dieu.

Rarement on devinait les luttes de son cœur, et pourtant elle eut toujours à se vaincre, parce que sa nature avait

(1) Me B.

des goûts très vifs ; mais le combat, intérieur et rapide, se terminait toujours par de faciles victoires. A la fin on ne soupçonnait même plus ce que pouvaient lui coûter ses continuels renoncements. Car on la voyait si prompte en sa générosité et si heureuse de faire plaisir en se dévouant, qu'on avait pris l'habitude de s'adresser continuellement à cette bonne volonté toujours prête. La chère enfant se sacrifiait avec cette bonne grâce qui la rendait si suave en ses moindres actions, et jamais on ne soupçonna l'ombre d'un regret quand il fallait obéir.

On sait pourtant que l'obéissance n'était pas dans sa nature, mais on lui avait dit que l'obéissance est la sainteté des enfants, que Jésus fut obéissant jusqu'à la mort, qu'il fallait obéir comme lui, quand il vient sur l'autel, à la parole du prêtre, *obéir sans parole et sans retard*, et on la vit toute sa vie faire comme son Sauveur. *Aucun témoin de sa vertu ne se souvient de l'avoir vue hésiter une seule fois quand l'obéissance commandait ; on ne l'a jamais entendue ni murmurer, ni raisonner, ni faire une objection.* Si elle n'avait pas très bien compris l'ordre donné, elle demandait simplement des explications et elle volait aussitôt au devoir, « *joyeusement* ». Jusque dans son repos elle eût voulu témoigner à sa mère, lui continuer sa soumission. « Oui, maman », disait-elle parfois, le soir, dans son demi-sommeil, répondant encore à tous les désirs des siens.

Le lever pour cette enfant si frêle était un moment très pénible ; elle aurait aimé — comme tant d'autres — caresser longuement l'oreiller, mais avec promptitude au premier appel, elle s'arrachait vaillamment aux attraits du sommeil. Il faudrait ignorer tout à fait la nature des enfants pour ne pas voir quelle vertu suppose cette générosité de *tous les jours*.

On sait aussi ce que coûtent au jeune âge certains devoirs

scolaires, et par moments, tous les devoirs. La petite tête, le petit cœur, perdent tout courage, et le combat pour se vaincre finit bien vite, si tant est qu'il commence. Anne, même quand elle n'avait pas envie de travailler, était d'une application parfaite. « Son orthographe et les multiplications lui étaient particulièrement difficiles, mais c'est là justement que sa volonté devenait ferme *pour offrir cet ennui à Jésus en s'unissant à lui.* » On ne pouvait, les derniers temps surtout, « arrêter cette âme ardente au milieu de son travail (1) ».

Sa douceur était inaltérable. Un bon sourire illuminait son visage, où transparaissait la paix de son âme. Elle avait conquis cette suavité sur sa nature irascible, et toujours, encore ici, elle eut à veiller sur sa vivacité. On sait à quelles vexations le frottement et la camaraderie sans gêne des enfants soumettent ces petits cœurs et quelles vives colères soulèvent ces tempêtes des jeunes passions. Fréquemment son frère ou ses sœurs contrariaient Anne dans ses jeux, dans ses occupations, et comme elle mettait une ardeur extrême à toutes choses, la contradiction la piquait dur. Elle se retournait alors vers sa chère gouvernante, comme pour chercher du secours : « Tout de même, c'est exaspérant... Oh ! que j'ai envie de me fâcher ! » Mais elle dominait aussitôt sa violence, et une pensée d'amour apaisait son cœur et ses traits.

A force d'aimer la vertu, elle parvint à accepter « avec une joie et une bonne grâce charmantes » les observations qui devaient la rendre meilleure. D'un air soumis, tout de suite, elle cherchait à mieux faire.

Son humilité avait des effacements si vrais qu'on ne pouvait les remarquer sans les admirer. Anne était d'une

(1) Mlle B.

simplicité exquise : elle regardait vers Dieu, infiniment au-dessus d'elle, et, perdue dans la contemplation des choses divines qui se révélaient à son âme, elle ne soupçonnait même pas le charme de sa distinction et de sa vertu. Elle se mettait toujours à l'arrière-plan et trouvait des expressions heureuses pour dire ses pensées sans se faire valoir.

Au catéchisme de Cannes, bien que de beaucoup la plus jeune, elle émergeait visiblement au-dessus de ses grandes compagnes ; elle avait d'ailleurs tout pour plaire et susciter l'admiration : jamais, pendant ces cinq ans, la religieuse qui dirigeait ce petit monde et l'observait d'un regard très exercé n'a remarqué chez Anne le moindre mouvement de vanité, sauf une fois, tout à fait au début. Elle avait quatre ans à peine quand sa gouvernante la surprit devant un miroir. Elle avoua bien naïvement se trouver jolie. On lui dit que la beauté vient de Dieu et qu'il ne faut pas abuser de ses dons en y prenant une vaine complaisance. Anne eut une vraie peine de sa faiblesse fugitive, et à partir de ce moment, toujours très soucieuse de sa bonne tenue, elle parut complètement détachée du souci de sa toilette.

Cette humilité finit par donner à son zèle une discrétion aimable et irrésistible. La sainte enfant avait à la fin un réel besoin d'être oubliée, mais au début l'effacement lui coûtait. Elle aimait à reprendre, et à commander. Son ardeur apostolique agaçait parfois les turbulents compagnons de ses jeux. On lui dit qu'il fallait surtout prêcher d'exemple, mais cette prédication ne pouvait suffire à son zèle. Au moindre écart elle était tentée de faire son petit sermon. On la voyait alors réprimer son élan et glisser à l'oreille du coupable, avec délicatesse, un mot discret : « invoque ton bon ange, autrement tu ne pourras pas. »

Son amour de l'oubli devint vite si grand qu'elle prit

l'habitude de ne jamais rien réclamer pour elle-même; quand involontairement on l'oubliait, son petit visage s'éclairait d'une joie vive. Jamais on ne l'entendit s'excuser. Une fois, tout au début de sa transformation intérieure, une personne qui la connaissait mal l'accusa d'un léger mensonge. Elle avait horreur de ce péché : la douce enfant rougit et se tut, elle garda sa souffrance et sa confusion.

Quand on la remerciait d'avoir obtenu quelque grâce par ses prières, elle se récriait vivement : « Ce n'est pas moi, c'est le bon Dieu. » L'accent qu'elle mettait à ces mots trahissait une peur très forte du moindre péché d'orgueil.

Son amour de la pauvreté donnait un dernier cachet à son humble effacement. On la voyait toujours donner aux autres le meilleur et le plus beau; pour elle, avec quel art elle savait choisir ce qu'il y avait de plus vil ou de plus mesquin, toujours contente de peu, économe de tout, faisant avec la moindre chose des petits trésors pour les indigents. Vraiment elle vivait pauvre au milieu des richesses. « On aurait dit qu'elle avait fait les trois vœux »... et qu'elle les pratiquait parfaitement!

L'angélique enfant ne parvint à de tels sommets que soulevée par la grâce qu'elle demandait à son Dieu avec une confiance infinie. Elle avait bien compris cette parole du Sauveur : « Sans moi, vous ne pouvez rien faire. » Aussi, *pour tout*, recourait-elle à Jésus, elle était toujours comme tournée vers lui pour l'invoquer. Très souvent, lorsqu'elle voyait Jacques ou ses petites sœurs sur le point de succomber à une colère, elle s'approchait, toute émue en son inquiétude : « C'est qu'il faut, disait-elle doucement, demander la grâce au bon Dieu! Comment veux-tu être bon autrement? » Dans ces conseils ne trahit-elle pas encore le secret de ses propres victoires?

Quand elle essuyait une petite défaite dans son travail

ou dans son dévouement, elle ne se décourageait pas, mais elle faisait, en s'humiliant, ce simple aveu : « C'est parce que je n'ai pas assez prié, je n'ai pas été assez appliquée. » Elle savait bien que Dieu avec son secours exige l'application et l'effort!

Avec la prière, la confession fut pour Anne une grande source de pureté. Elle savait le prix de ce sacrement du pardon et avait soif de cette grâce de régénération que l'âme y puise dans le sang de l'Agneau (1).

Elle apportait à ses confessions « un sérieux et une attention extrêmes, écrit un de ses confesseurs. On la sentait très soucieuse, non seulement de ne rien omettre dans ses accusations, mais aussi surtout, de ne pas se tromper dans ses appréciations. Il faut écarter ici le mot et l'idée de scrupule. Nénette n'était pas et ne serait pas devenue scrupuleuse, *mais pour rien au monde elle n'aurait voulu apprécier avec indulgence ce qu'elle pensait devoir déplaire au bon Dieu.* Et de là dans ses petites confessions une gravité surprenante qui contrastait étrangement avec sa jeunesse et sa blancheur intime. Quand elle vint se confesser ici pour la dernière fois — c'était le 1er décembre 1921, veille du premier vendredi du mois —, j'entrais à la chapelle au moment où elle y achevait son examen de conscience, et je fus tout de suite saisi d'admiration et comme cloué sur place. Nénette priait, les mains jointes et les yeux baissés, comme de coutume. Mais jamais je ne l'avais vue aussi profondément recueillie. Tout semblait avoir disparu pour elle et sa vie s'être concentrée au dedans. Je la revis

(1) « La confession, écrivait-elle vers l'âge de neuf ans, est un très grand, grand sacrement. Il nous donne encore plus de grâces que nous en avions avant. C'est pourquoi il faut désirer beaucoup se confesser. Il faut dire ses péchés avec beaucoup de sincérité. Quand on a dit ses péchés et avant il faut en avoir un grand regret, puisque par eux l'amour de Dieu est diminué. »

une heure ou deux plus tard..., son sourire charmant était revenu avec son entrain, sa gaîté et son amabilité pour tous ceux qui l'approchaient. »

Dans ses minutieux examens de conscience elle ne trouvait souvent rien à se reprocher, mais elle ne se persuadait pas pour cela qu'elle fût sans péché. Elle avait le sentiment très vif de la misère humaine, et son amour de la divine pureté lui faisait découvrir dans les moindres imperfections une laideur qui ternissait la transparence de son âme. Elle allait donc vers le pardon de Jésus avec une vive contrition, et chaque fois elle se relevait « avec une humilité plus profonde, avec un amour plus ardent et une confiance plus large », pour se remettre à l'œuvre de sainteté.

Ce sacrement enflammait en elle le désir de la pénitence, et cette vertu, toujours plus exigeante, la portait à satisfaire en toutes choses à la Justice divine ; son amour de la croix, son désir d'expiation, furent surprenants ; nous verrons que le penchant de son cœur l'inclinait tendrement vers Jésus crucifié et vers la Mère des douleurs.

La croix ! On peut dire qu'à la suite de son bien-aimé Sauveur elle la prit et la porta chaque jour, tant elle sut mortifier en tout sa nature et renoncer, par amour divin, à ses plus chers désirs. Dès sa plus tendre enfance elle apprit à offrir à Jésus ses souffrances. Elle avait quatre ans à peine quand il fallut, pour la soigner d'une grippe, lui appliquer des cataplasmes sinapisés bien douloureux pour son âge. « Ça brûle trop, disait-elle, avec d'irrésistibles larmes, mais mon bon Jésus, je vous l'offre », et de nouveau elle pleurait, mais redisait bien vite : « Petit Jésus, je vous l'offre quand même. »

Une autre fois, toute enfant encore, des rhumatismes la tenaient étendue. « Pauvre Nénette, tu souffres ? » lui dit une petite amie. « Oh ! non, j'apprends à souffrir », répondit l'humble disciple du Crucifié.

Elle apprit si bien à souffrir, ses progrès dans le sacri-

fice furent si grands, qu'il devint impossible de compter ses petits actes de vertu, qu'elle essayait toujours, d'ailleurs, de faire passer inaperçus. Elle mangeait sans hésiter les mets qui la rebutaient le plus et se privait volontiers de ceux qu'elle préférait. Jusque dans un repas de mariage on la vit renoncer ainsi aux choses qu'elle aimait et qu'elle mangeait le moins souvent, mais à la fin, l'amour de l'obéissance l'emportait sur tout, et elle demandait la permission de sa mère pour faire ses petites privations.

Elle avait résolu d'être carmélite « pour la gloire de Dieu », et tout de suite elle voulut commencer le noviciat de l'austérité. « Tu sais, ma carmélite, disait-elle à sa sœur Marinette, qui partageait sa vocation, tu sais, il faut nous exercer pour entrer au Carmel. » Elle l'exhortait ainsi à faire mille sacrifices imposés par le devoir ou inspirés par l'amour. Un jour elle l'entraîna d'une façon charmante vers la laiterie, et là on respira, à larges poumons, l'odeur des fromages « parce que ce n'est pas très agréable ».

Cet amour de la pénitence s'inspirait d'une pensée divine. A sa chère gouvernante, qui avait de la peine sans doute, elle écrivait dans un billet : « *Nous pouvons bien souffrir quelque chose pour Jésus-Christ, puisqu'il souffrit pour nous.* » « *On a bien des joies sur la terre,* disait-elle une autre fois, *mais elles ne durent pas : celle qui dure, c'est d'avoir fait un sacrifice.* » Elle n'avait pas neuf ans, lorsqu'un jour elle déclara avec une conviction profonde : « *Une vie longue est un bienfait, parce qu'elle permet de souffrir beaucoup pour Jésus.* » Ce souvenir des souffrances du Fils de Dieu semblait l'accompagner partout. En promenade elle guettait les croix, et il fallait voir avec quelle attention elle préparait son petit monde à les saluer. Dans son beau zèle pour rendre service, elle s'était une fois piquée aux orties. « Pauvre Nénette, vous souffrez », lui dit-on. « Oh! non, ce n'est rien, Jésus a souffert bien davantage », et elle se tourne aussitôt pour consoler son

frère, qui s'était, lui aussi, frotté au méchantes herbes.

Une enfant si délicate, si attentive à bien faire, si ennemie des moindres fautes et de toutes les médiocrités, si généreuse dans l'expiation et si ardente en l'amour de Jésus crucifié, parvint rapidement à une pureté d'âme rayonnante.

« Innocence, simplicité, docilité parfaite, esprit de sacrifice, témoigne la même religieuse dont nous parlions plus haut, en fallait-il davantage pour attirer sur elle les regards du Seigneur? Entre Jésus et Anne il y eut de ces divins contacts qui se traduisirent au dehors par des vertus exceptionnelles chez une enfant de son âge. Désormais ce ne fut plus seulement sa science religieuse qu'admirèrent ses petites compagnes, mais son oubli d'elle-même, son aimable charité, sa piété, ses manières douces et charmantes. Chacune demandait à être placée auprès de cette petite fille si sage, si recueillie, « la plus gentille de toutes ». Elle, naïvement, s'en étonnait. « Maman, disait-elle, pourquoi donc toutes les petites filles du catéchisme veulent-elles m'avoir auprès d'elles? — Parce qu'elles sont bonnes, ma chérie, et qu'elles veulent se montrer aimables. » Nénette était rassurée et, bien loin de se complaire en elle-même, admirait la charité des autres.

On la sentait vraiment toute à Dieu, on devinait que « son corps était le temple du Seigneur », et tous avaient le pressentiment de sa sainteté. « Attention, disaient souvent ses petites amies quand elles voyaient Anne s'approcher, Nénette est là, que rien ne puisse la choquer. » « Elle était pure comme un ange, nous disait sa plus intime amie, on ne pouvait la regarder sans devenir meilleur et sans penser à Dieu. »

Cette âme choisie croissait vraiment comme un lis dans le jardin de l'Église!

*(A suivre.)* Ét. Lajeunie, O. P.

## TEXTES ANCIENS

### Les noces spirituelles figurées dans l'histoire évangélique (1)

Dans les œuvres du Seigneur la considération de ce qui est plus extérieur nourrit les esprits même les moins capables ; mais ceux qui, plus exercés, en possèdent le sens trouvent au dedans une nourriture plus solide encore et plus suave, comme la graisse et la moelle du froment. Elles charment, en effet, par leur beauté extérieure, mais leur vertu secrète est infiniment plus délicieuse. Elles sont comme le Sauveur lui-même, qui surpassait par sa beauté extérieure tous les enfants des hommes, tandis qu'au dedans il était l'éclat de la lumière éternelle, et inaccessible aux regards même des anges. Il apparaissait au dehors comme un homme exempt de péché, sans nulle souillure, agneau sans tache. Qu'ils sont beaux ses pieds qui vont annonçant la paix, annonçant tous les biens ! (Isa., LII, 7). Mais bien plus belle et plus précieuse est sa tête : la tête du Christ, c'est Dieu ! Spectacle ravissant que celui d'un homme exempt de péché ; heureux les yeux qui l'ont contemplé ! Mais mille fois plus heureux les cœurs purs parce qu'ils verront Dieu !... Parvenu à la substance de ce fruit divin, l'Apôtre en oubliait l'enveloppe, d'ailleurs si belle,

(1) Les sermons dont sont extraites les pages suivantes commentent le miracle des noces de Cana.

et il disait : « *Si autrefois nous avons connu le Christ selon la chair, nous ne le connaissons plus maintenant de la sorte* » (II Cor., v, 17). Sans doute le Seigneur lui-même l'avait prédit : « La chair ne sert de rien, c'est l'esprit qui vivifie » (Jean, vi, 64). Mais ici Paul prêche la sagesse aux parfaits, non à ceux auxquels il disait : « *Je n'ai point fait profession de savoir autre chose au milieu de vous que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié* » (I Cor., ii, 2).

Tout en lui est suave, tout enfin, selon le mot de l'Épouse, tout en lui est désirable (Cant., v, 16). Ce qui paraît en lui, vous le retrouverez dans ses œuvres. Considérées comme du dehors, elles sont parfaitement belles ; si vous brisez l'écorce, vous trouverez intérieurement un bien plus doux encore et infiniment plus aimable.

Vous avez déjà deviné, je crois, dans quel but je dis ceci. Vous venez en effet d'entendre le miracle opéré aux noces, le premier des miracles du Seigneur. L'histoire en est admirable, mais la signification est bien plus délectable. Ce fut en vérité une grande manifestation de la Majesté divine quand, par la volonté du Seigneur, l'eau se changea en vin. Toutefois un changement bien meilleur de la droite du Très-Haut est figuré par celui-ci. Nous sommes tous appelés à des noces spirituelles où l'époux est Jésus-Christ même. Aussi chantons-nous dans le psaume : « *Il est semblable à l'époux qui sort de la chambre nuptiale* » (Ps. xviii, 6). L'épouse, c'est nous-mêmes, s'il ne vous semble pas incroyable que tous ensemble nous soyons l'épouse et que chacune de nos âmes soit aussi l'épouse... Mais quand donc notre fragilité pourra-t-elle sentir de son Dieu qu'il la chérit de toute l'affection dont l'épouse est aimée de l'époux ?...

L'épouse est, en vérité, très inférieure à l'Époux, inférieure en naissance, en beauté, en dignité ; et pourtant c'est pour cette éthiopienne que le Fils du Roi éternel est

venu de loin (Isa., xxx, 25). Pour se l'unir, il n'a pas craint même de mourir pour elle. Moïse a bien épousé une éthiopienne, mais il n'a pu changer la couleur de sa peau. Pour le Christ, celle qu'il a aimée dans sa honte et sa souillure, il s'en est fait une Église toute glorieuse, sans tache et sans ride (Eph., v, 27).

Qu'Aaron se plaigne, que Marie murmure ; non la nouvelle, mais l'ancienne; non la mère du Sauveur, mais la sœur de Moïse; non notre Marie, dis-je, car elle, elle s'inquiète au contraire s'il vient à manquer quelque chose aux noces : vous, comme il est juste, de toute votre affection, répandez-vous en action de grâces...

Mais d'où te vient, ô âme humaine, d'où te vient ce bonheur? Comment as-tu mérité cette gloire inestimable de devenir l'épouse de celui sur qui les anges mêmes désirent pouvoir arrêter leur regard?... D'où te vient cet honneur qu'il soit lui-même ton époux, celui dont le soleil et la lune admirent la beauté (1) et sur un signe duquel toutes choses sont changées?

Que rendras-tu au Seigneur pour tous les biens dont il t'a comblée, en t'admettant à sa table, en t'associant à son trône, en t'appelant enfin dans sa chambre nuptiale pour t'indroduire dans le lieu de son repos sacré? (2)... Vois quels doivent être tes sentiments pour Dieu ; vois combien tu dois attendre de lui ; vois avec quel bras de réciproque charité tu dois embrasser et aimer en retour celui qui t'a tant estimée, ou plutôt qui t'a faite si grande! De son côté sacré il t'a recréé lorsqu'il s'endormit pour toi sur la croix et accepta le sommeil de la mort. Pour toi, il est sorti du sein du Père et a délaissé sa mère la synagogue afin qu'unie à lui tu ne fasses plus qu'un même esprit avec lui

(1) Office de sainte Agnès.
(2) Office des saintes femmes.

(I Cor., VI, 17). Et toi donc, écoute, ô fille, vois et considère combien est grande l'estime que Dieu daigne faire de toi. Pour lui, oublie ton peuple et la maison de ton père (Ps. XLIV, 12) : quitte les affections charnelles, désapprends les mœurs du siècle, abstiens-toi de tes vices passés, abandonne tes habitudes funestes. Y penses-tu donc?...

Déjà, en effet, tu lui es fiancée ; déjà le dîner des noces est célébré. Pour le souper, il se prépare dans les cieux, dans les tabernacles éternels. Crois-tu vraiment que là le vin pourra jamais manquer ? Non certes. Là nous serons enivrés de l'abondance de la maison de Dieu et nous boirons au torrent de ses voluptés. Il est préparé, en vérité, pour ces noces, un fleuve de vin, de ce vin qui réjouit le cœur de l'homme, car l'impétuosité de ce fleuve répand l'allégresse dans la cité de Dieu (Ps. XXXV, 9 ; CIII, 15 ; XLV, 5).

Mais ici-bas, parce qu'il nous reste une longue route à faire, un premier repas nous est préparé : non, il est vrai, avec l'abondance et la satiété réservées pour le souper éternel. Ici donc, parfois, le vin vient à manquer, c'est-à-dire la grâce de la dévotion et la ferveur de la charité. Combien de fois, mes frères, après avoir écouté vos plaintes et vos gémissements sur ce point, ne suis-je pas obligé de m'adresser pour vous à la Mère de la miséricorde et la prier de suggérer à son très doux Fils que le vin vous fait défaut ? (Jean, II, 3.) Et elle, je vous l'assure, mes bien-aimés, si nous frappons à la porte de son cœur avec une tendre piété, elle ne fera point défaut à notre misère, car elle est toute miséricordieuse et la Mère de la miséricorde. Si elle a compati à la confusion de ceux qui l'avaient invitée, combien plus sera-t-elle compatissante pour nous qui l'invoquons avec piété ! Elles lui plaisent, en effet, nos noces et elles la touchent assurément bien plus que celles de

Cana, puisque c'est de son sein qu'est sorti, comme de sa chambre nuptiale, l'Époux céleste (Ps. XVIII, 5).

Ce premier repas des noces n'est donc réellement que le festin des fiançailles, et non celui de l'union nuptiale. N'allons pas croire, en effet, qu'il sera besoin encore de vases destinés aux purifications, quand le Christ se donnera une Église glorieuse, sans tache, sans ride, sans aucun défaut (Eph., v, 27). Le temps des purifications est celui de la vie présente où personne n'est sans souillure, pas même l'enfant d'un jour. Aussi l'épouse a-t-elle ici-bas besoin d'ablutions, de purifications, afin de pouvoir, aux noces célestes, être présentée sans tache à son époux divin.

SAINT BERNARD.

(Serm. pour les I^er^ et II^e^ dim. ap. l'Epiph.)

(Traduction des Cisterciennes de Blagnac) (1).

(1) Les Cisterciennes du monastère de Blagnac (Haute-Garonne) ont fait paraître deux opuscules : *La suavité des mystères de Jésus-Christ*, que nous recommandons volontiers. Ce sont des extraits de saint Bernard sur l'Incarnation qui offrent les meilleurs sujets de méditations et de lecture spirituelle pour le temps de l'Avent et de la Noël. Nous souhaitons que de nouveaux opuscules viennent se joindre aux deux qui sont déjà en vente au monastère de Blagnac : chacun 1 fr. 75, broché ; 2 fr. 50, relié.

# LES IDÉES ET LES ŒUVRES

## MÉDIOCRITÉS

### ou examen de conscience théologique sur certaines faiblesses qui se rencontrent encore parfois dans l'enseignement des grands séminaires

Sommaire :

I. *Coup d'œil sur l'enseignement théologique au XIX^e^ siècle.* — Ses faiblesses. — Ses péchés. — Sa restauration.
II. *Restes actuels d'anciens péchés : Médiocrités.*
A) Dans l'enseignement de la Philosophie.
B) Dans l'enseignement de la Théologie
*a*) dogmatique,
*b*) morale,
*c*) ascético-mystique.

Nous avons vu, dans les articles précédents, que les clercs doivent se garder non seulement de l'étude orgueilleuse et des intempérances de la curiosité, mais encore et surtout de la paresse intellectuelle ; que les raisons invoquées pour faire abandonner ou réduire l'étude sont des prétextes sans valeur ; et que la science sacrée n'est pas moins nécessaire au prêtre pour sa vie intérieure personnelle que pour la fécondité de son apostolat, parmi le peuple chrétien.

Si nous avons insisté davantage sur la paresse et plus longuement défendu l'étude contre ses détracteurs, c'est parce que la majorité des hommes est plus exposée à pécher par défaut que par excès contre la vertu de studiosité et que les clercs eux-mêmes, n'échappant pas à la loi commune, ont, en géné-

ral, plus besoin d'être encouragés au travail que défendus contre leur empressement naturel à l'étude.

Il peut paraître que nous n'avons pas avancé d'un pas. La conclusion de notre dernier article nous ramenait tout simplement au principe formulé dès le premier comme une vérité *per se nota*, au moins pour ceux qui s'occupent de la formation du clergé, à savoir qu'il est nécessaire de mener de front, au séminaire et dans le sacerdoce, de fortes études et une vie intérieure profonde. Et cependant nous n'avons pas piétiné sur place. Cette vérité de sens commun catholique, si je puis dire, nous l'avons *théologiquement* justifiée, établie et défendue. Non seulement nous savons *que*, mais nous comprenons *pourquoi* l'Église demande à Dieu pour ses clercs, avec « les rosées de la piété », « les lumières de la science ». Entre notre point de départ et le point où nous sommes parvenus, il y a tout le chemin qui s'étend entre la connaissance spontanée d'une vérité par l'enfant ou l'homme du peuple et la connaissance réfléchie, scientifique de cette même vérité, par le philosophe ou le théologien. Notre travail n'a donc pas été vain.

Mais nous ne connaissons guère encore que les écueils à éviter, les dangers à redouter, les écarts possibles. Jusqu'ici notre travail a surtout été négatif. Il faut maintenant déterminer de quelle manière doit être unie la vie intellectuelle, reconnue nécessaire, avec la vie intérieure, sans laquelle elle ne serait rien, mais pour laquelle et par laquelle elle est, nous l'avons montré, si excellente et si féconde.

Dans ce travail qui reste à faire, nous ne sommes pas réduits à nos pauvres moyens et laissés à notre propre faiblesse. Les Papes, les derniers Papes surtout, Léon XIII, Pie X, Benoît XV, et le Pontife glorieusement régnant Pie XI, ont souvent traité la question, avec une précision, une netteté parfaites et toute l'ampleur désirable. Nous n'avons qu'à recueillir leurs enseignements dont l'accord est manifeste, les bien comprendre et obéir. Leur insistance à revenir périodiquement et même chaque année (1) sur ce grave sujet indique que les Papes n'ont pas été obéis partout avec tout l'empressement qu'ils pouvaient

(1) La lettre *Officiorum omnium* est du 1er août 1922; l'encyclique *Studiorum ducem*, du 29 juin 1923; la lettre apostolique *Unigenitus Dei Filius*, du 1er avril 1924.

attendre de fils soumis et aimants, et qu'il doit y avoir encore bien des réformes à accomplir dans les programmes d'études, dans les méthodes d'enseignement de bon nombre de séminaires. Aussi, avant d'étudier, avec l'attention pleine de piété filiale qu'ils méritent pour y apprendre comment il faut étudier, la série des actes récents des Souverains Pontifes, ne sera-t-il pas sans utilité d'examiner comment, pratiquement, le problème qui nous occupe a été résolu dans un passé récent, comment peut-être il est résolu encore çà et là, même par des hommes soucieux de bien faire, préoccupés de former un clergé excellent, et persuadés qu'ils ne manquent pas de docilité aux prescriptions du Saint-Siège. L'examen de ces réponses pratiques nous éclairera sur la nécessité des interventions pontificales si fréquentes et si pressantes et nous disposera à une parfaite obéissance.

Loin de moi la pensée de blâmer qui que ce soit, mais, éducateurs de clercs, nous pouvons et devons faire notre examen de conscience en commun. Nul n'a le droit de se croire sans péché. Nous serions présomptueux de penser que tout ce que nous faisons est parfait, qu'aucune amélioration ni aucun changement ne s'impose et que tout projet de modification procède d'une manie de réforme, dont il n'y a pas lieu de tenir compte.

## I

### Coup d'œil sur l'enseignement théologique au XIX^e^ siècle

Sans vouloir refaire, même à grands traits, l'histoire de l'enseignement dans les séminaires, remontons un peu dans le passé. Puisqu'il s'agit aujourd'hui de découvrir, pour nous en corriger, nos imperfections et nos péchés véniels — Dieu veuille qu'ils le soient tous —, rappelons les péchés plus graves dont ils sont les malheureux restes. L'humble reconnaissance de nos torts collectifs nous mettra mieux à l'abri de l'orgueil quand nous aurons à constater ce que, par la grâce de Dieu, nous avons pu faire de bien.

Nul n'ignore qu'au début du siècle dernier, l'enseignement des sciences sacrées était tombé très bas chez nous et ailleurs, dans presque — faut-il dire presque? — tous les séminaires. Cette chute s'explique par des causes éloignées et d'autres plus prochaines. Les défaillances de certains scolastiques qui, par

l'abus des subtilités, l'inattention aux problèmes actuels et aux besoins intellectuels des âmes, avaient laissé se corrompre en leurs mains un incomparable trésor, avaient discrédité à tort la scolastique authentique elle-même. Que l'oubli ou le dédain souvent méprisant de la philosophie ou de la théologie thomiste fût une cause ou un effet partiel de l'engoûment pour les doctrines nouvelles, *causae ad invicem sunt causae*, toujours est-il que la philosophie cartésienne et les divers systèmes dont l'idéalisme cartésien contenait le principe et la « raison séminale » avaient trouvé plus de faveur qu'ils n'en méritaient.

Successivement, dans la période précédente, on avait essayé d'adapter à l'explication des vérités révélées le spiritualisme prétentieux et pauvre de l'auteur du *Cogito*, les rêveries de Malebranche. Le sensualisme de l'abbé Condillac, bien qu'il conduisît au matérialisme le plus plat, dont il contenait les principes formels, tout en conservant, au mépris de toute logique, la spiritualité et l'immortalité de l'âme, fut accueilli lui aussi à son tour, et garda longtemps son prestige. Lorsque Kant opéra la révolution philosophique dont il s'est glorifié et que la révolution cartésienne avait rendue possible, on s'engoua de l'idéalisme transcendantal. Les principes les plus pernicieux ou, du moins, certaines conclusions du philosophe de Kœnigsberg furent acceptées de ceux même qui auraient dû, par état, être les premiers à en découvrir le venin et à en dénoncer la fausseté et le danger.

Le désarroi philosophique ouvrit la porte à toutes sortes d'erreurs et d'hérésies formelles, à l'envahissement desquelles le thomisme seul eût pu opposer une barrière infranchissable. Une intelligence profonde des principes posés par saint Thomas et des lumineuses précisions apportées par le labeur séculaire de son école, notamment sur les rapports de la nature et du surnaturel, de la raison et de la foi, des deux sociétés temporelle et spirituelle, aurait seule pu préserver les esprits chargés de garder et d'enseigner la vérité catholique, des contagions de l'erreur directement opposées aux vérités de foi. Mais pour n'avoir pas cherché la lumière là où seulement ils pouvaient la trouver, maîtres et élèves étaient exposés à se laisser entraîner plus ou moins par les courants d'erreurs opposées qui se disputaient les esprits, et que le pouvoir politique encourageait, patronnait, imposait parfois, comme en Autriche, et, dans une certaine mesure, en France. Ainsi s'expliquent

l'infiltration et la pénétration dans certains séminaires et en général dans le clergé, tant séculier que régulier, des hérésies ou des tendances jansénistes, gallicanes, joséphistes, rationalistes, naturalistes.

La tourmente révolutionnaire fut l'aboutissant normal et nécessaire de la révolution religieuse accomplie par Luther, de la révolution intellectuelle commencée par Descartes, continuée par tous ceux à qui, sans s'en douter, il avait ouvert la voie, et étendue au domaine de la philosophie politique et sociale par J.-J. Rousseau, ce génie pervers héritier de toutes les anarchies intellectuelles.

Le Clergé n'avait pas résisté avec l'ensemble et l'énergie désirables aux erreurs qui avaient préparé la Révolution. Quand elle éclata, certains prêtres chavirèrent et sombrèrent dans la tempête. D'autres surent mourir et réparer, par leur martyre, bien des erreurs et des faiblesses. Mais, après la crise violente, les poisons absorbés par l'intelligence spéculative continuèrent d'agir. On ne les rejeta pas complètement. On ne retrouva pas, dans leur pleine lumière, les vrais principes philosophiques et théologiques. Les esprits désemparés ne remontèrent pas jusqu'au thomisme, qui seul pouvait les guérir tout à fait et les remettre en équilibre. La réaction contre le mal de l'esprit procéda plutôt d'une sorte d'instinct aveugle que d'une raison sereine, et l'on ne se guérit de certains maux qu'en contractant des maux opposés. Ainsi s'expliquent, malgré la générosité et le génie de ceux qui cherchaient le remède, d'une part, le semi rationalisme dans ses diverses formes, et d'autre part, le traditionalisme et le fidéisme, l'ontologisme, les rechutes de gallicanisme aigu ou le passage de cette maladie à l'état chronique, le libéralisme, cette étrange doctrine aux visages si divers et pourtant si semblables et qui renaît toujours, malgré les condamnations si souvent renouvelées. Toutes ces erreurs eurent des prêtres pour auteurs et principaux champions : le plus fameux, celui dont la fin fut le plus lamentable, Lamennais, s'était pourtant explicitement proposé en particulier la restauration de l'enseignement théologique, et la décadence où il l'avait vu lui avait inspiré des pages éloquentes à la gloire de la Science Sacrée. Même quand on échappa à l'hérésie, aux erreurs formelles — beaucoup y échappèrent, Dieu merci, — il arriva qu'on fut plus ou moins pénétré par l'esprit et les tendances des doctrines erronées, dont, faute de principes assez sûrs et assez hauts, on ne faisait pas, la plupart du

temps, de critique vraiment efficace et péremptoire, et auxquelles, pour la même raison, on n'échappait pas sans tomber dans l'erreur opposée. De là, sinon toujours les faux-pas, du moins la pauvreté et l'inconsistance de l'enseignement des sciences sacrées, dans la plupart des séminaires, pendant une grande partie du XIX[e] siècle. Certes, il faut savoir gré aux Bailly, aux Bouvier, aux théologiens de Toulouse, de Nancy, ou d'ailleurs, des efforts qu'ils firent pour la restauration des études théologiques. Il faut reconnaître à quelles difficultés ils se heurtaient, mais cela ne doit pas empêcher de voir les taches ou les faiblesses de leurs ouvrages. C'est ce que fit Rome en condamnant plusieurs de ces livres malgré des corrections successives où la bonne volonté ne manquait pas. Grâce à Dieu, en bon nombre d'âmes sacerdotales, la pureté de la foi infuse limita les ravages qu'auraient pu accomplir les fausses doctrines acceptées à des degrés divers par l'intelligence discursive, mais il est bien difficile que la pureté de la foi ne subisse pas l'influence de ces doctrines qui lui sont ennemies (1).

Néanmoins tous les théologiens n'avaient pas perdu le contact avec les maîtres authentiques de l'enseignement catholique. La tradition scolastique et thomiste avait gardé, çà et là, des représentants et des témoins autorisés. Leur voix, longtemps couverte, presque complètement étouffée par les faux docteurs ou les docteurs égarés, réussit à se faire entendre. Tant d'échecs et de naufrages intellectuels inspirèrent de salutaires réflexions, et l'on pensa que la vérité pouvait bien être là où on ne s'avisait plus d'aller la chercher ; on prêta l'oreille aux héritiers de ceux dont on avait cru — et dont certains, que l'Église condamnait (2), continuaient à croire — les méthodes vaines ou dangereuses et les doctrines périmées.

L'Église, gardienne patiente de la vérité, n'avait pas cessé de les encourager et de reprendre leurs détracteurs. Elle avait

(1) Pour compléter les rapides indications des pages qui précèdent, voir par exemple : Bellamy, *La théologie catholique au XIX[e] siècle*. — J.-B. Aubry, *Essais sur la méthode des études ecclésiastiques en France*, 1[re] partie. — J. Maritain, *L'esprit de Descartes*, dans « Les Lettres » février-mars 1922.

(2) Cf. Denzinger, n° 1652, Proposition imposée à la signature de Bonnetty sur la méthode scolastique, et n° 1713, 13[e] Proposition du *Syllabus*.

continué à les appliquer au labeur théologique, à l'étude sereine de la vérité, et ils s'étaient trouvés aptes, — eux seuls —, à réfuter solidement, sinon toujours avec éclat, les erreurs contre la foi issues des révolutions religieuse, philosophique et politique.

Les Souverains Pontifes, en condamnant solennellement ces diverses erreurs dont Pie IX fit dresser le catalogue, en définissant le dogme de l'Immaculée-Conception (et en faisant ainsi, dans une lumière plus vive, resplendir aux yeux des fidèles du monde entier ce magnifique joyau de la couronne de la Très Sainte Vierge, qui écrase toutes les hérésies, *cunctas haereses sola interemisti in universo mundo,* parce qu'elle est le trône de la divine Sagesse, *Sedes Sapientiae*), — celui de l'infaillibilité pontificale (la Vierge à son tour couronnait Pierre qui l'avait proclamée Immaculée), — en faisant préparer, discuter et établir par le Concile du Vatican et en proclamant les deux constitutions dogmatiques *de Fide catholica* et *de Ecclesia,* — en travaillant sans relâche à la restauration du thomisme dans les écoles catholiques, ont été les principaux artisans, les promoteurs, les animateurs d'une admirable renaissance théologique.

Bien des erreurs disparurent complètement, le gallicanisme notamment, du moins en France où il avait reçu son nom, bien qu'il ait sévi davantage ailleurs sous d'autres vocables. Cette renaissance pourtant, malgré les efforts des Papes et des Évêques, n'était pas encore assez avancée pour rendre impossible de nouvelles crises doctrinales. Quand le modernisme, synthèse et quintessence de l'hérésie, parut, il put çà et là pénétrer dans les universités et les séminaires. Beaucoup, parce qu'ils n'avaient pas de philosophie, crurent que la philosophie nouvelle pourrait s'adapter au dogme catholique, ne voyant pas, ou voyant mal, qu'elle en était la négation complète et la corruption totale.

Mais le grand Pie X condamna lumineusement le modernisme et libéra les esprits.

## II

### Restes actuels d'anciens péchés :

A l'heure qu'il est, croyons-nous, sauf exceptions individuelles toujours possibles, l'enseignement des séminaires est orthodoxe, non seulement d'intention, mais de fait. Les

manuels, au moins les manuels de théologie — car des manuels classiques d'histoire ecclésiastique ou d'exégèse ont été encore tout récemment censurés, et certains autres, qui ne l'ont pas été, pourraient bien l'être quelque jour, — les manuels de théologie en usage dans les grands séminaires sont purs de toute hérésie, exempts d'erreurs et de témérités contre la foi. On a fait des efforts très méritoires pour obéir au Pape, pour revenir au thomisme ; et pourtant tout ce qui pouvait et devait être fait dans cette voie, tout ce que le Pape demandait n'a pas été accompli, tant s'en faut. Bien des choses restent à réformer, bien des idées pauvres, des conceptions étroites, timides, mal venues, subsistent encore, sinon partout, du moins çà et là, et constituent une sorte de péché diffus et général contre la lumière qui vient de Rome, et qui rayonne des trésors doctrinaux du passé.

Il faut analyser ce péché en essayant de formuler et de grouper les idées, de définir les attitudes qui le constituent. Ces idées ne sont pas également enracinées chez tous ceux qui les ont. Ces attitudes ne sont pas également nettes chez tous ceux qui les prennent. Chez les uns, ce sont de simples tendances, à peine perceptibles ; chez d'autres, elles sont conscientes, avouées et même proclamées, érigées en thèses et données comme le fruit d'une sagesse supérieure. Elles ne se rencontrent pas toujours toutes ensemble chez les mêmes hommes, car la cohérence dans les pensées n'est pas le fort de tout le monde ; chacun peut, par une heureuse inconséquence, se soustraire aux suites d'une erreur ou d'une demi-vérité, comme il peut, par une inconséquence regrettable, échapper à la logique des vérités les plus hautes même professées sincèrement. Mais, plus ordinairement, on les trouve assemblées, car elles s'appellent les unes les autres. Elles ont entre elles des liens de nature. Elles se tiennent par en bas ; leur principe et caractère commun est une défiance de tout ce qui est éminent, une tendance à ériger en loi, en règle, en idéal, ce qui se rencontre communément, comme si l'homme ne défaillait pas *ut in pluribus*. Leur nom commun est celui de *médiocrité*. Or la médiocrité est comme une *tiédeur* de l'intelligence, et l'on sait, témoin la sainte Écriture, quel réflexe la tiédeur provoque. *Utinam frigidus esses aut calidus...*

A) *Dans l'enseignement philosophique.*

En général on n'est plus cartésien. J'ai pourtant connu un

professeur de grand séminaire qui n'admettait pas la distinction réelle entre l'âme et ses facultés. On n'est plus kantiste, ni fidéiste, ni agnostique, ni immanentiste, ni moderniste. On se dit thomiste, et l'on est convaincu que saint Thomas est le prince des philosophes et des théologiens, Rome le dit et le répète, on l'en croit sur parole. Peut-être l'en croit-on trop sur parole et ne s'en assure-t-on pas assez par l'étude rationnelle de la philosophie thomiste, ce qui expose à ne plus l'en croire aussi bien ou à mal entendre ce qu'elle dit.

Les mystères surnaturels ne peuvent être qu'objet de *foi*, non de *science* ou de vision, quoique la foi puisse et doive *chercher* l'*intelligence*, ce qui est précisément le rôle de la *théologie*. Mais les vérités d'ordre rationnel doivent être *sues*. Dociles à la voix de l'Église qui, jugeant dans sa lumière supérieure, nous les désigne, il nous faut les approfondir et les pénétrer, quand ce ne serait que pour justifier et défendre l'Église. Admettre les thèses thomistes sans chercher à les posséder de façon vraiment vitale, sans dégager les lignes maîtresses et les vérités fondamentales, sans se rendre compte de la fécondité des principes, sans chercher à saisir l'ensemble de la doctrine, dans l'unité de sa contexture organique, dans ses enchaînements logiques, ne satisferait pas même aux exigences de la docilité, car le Pape ne nous demande pas seulement de les admettre, mais de les comprendre et de tendre toujours à une pénétration plus intime, à une intelligence plus formelle.

Or on voyait encore, jusqu'à ces dernières années, des maîtres qui ne retenaient guère que la méthode, et pour qui être thomiste consistait à mettre, de temps en temps, quelque argument en forme rigoureuse, mais qui ne se préoccupaient guère de la vérité de la doctrine thomiste elle-même. La scolastique est excellente pour la formation de l'esprit, disait-on avec des airs de sagesse transcendante, et l'on s'arrêtait là, l'hommage semblant suffisant. Avec le code, cette disjonction de la méthode, des principes et de la doctrine sera de moins en moins possible.

Mais on voit encore des attitudes bien timides. Faute d'avoir vraiment approfondi les principes formels spécifiques du thomisme, on ne les tient pas fortement. On se croit thomiste alors même qu'on sacrifie des thèses essentielles ou qu'on les entend d'une façon inférieure et matérielle. On n'ose pas s'engager carrément et à fond à la suite du saint Docteur, et l'on a parfois tendance à trouver que l'Église se compromet en pre-

nant à l'égard du thomisme une position si nette. On a une certaine peur d'accepter intégralement la métaphysique de saint Thomas comme ensemble systématique.

B) *Dans l'enseignement théologique.*

« C'est la philosophie, remarque Pie XI, qui fait de la théologie une discipline possédant la force d'une science vraiment digne de ce nom, capable de donner *une explication aussi complète que le permet la raison humaine et une victorieuse défense de la vérité révélée par Dieu.* C'est elle qui fournit *cet heureux enchaînement sans brisures d'effets et de causes, cette ordonnance et cette disposition qui rappellent le déploiement d'une armée rangée en ordre de bataille, ces lumineuses définitions et distinctions, cette solidité d'arguments et ces discussions très profondes, tout cet ensemble qui sépare la lumière des ténèbres et la vérité de l'erreur* (1).....» Et ailleurs : « On sera théologien d'autant plus parfait qu'on possédera mieux les documents de foi et qu'on aura de meilleures aptitudes philosophiques (2). » La théologie utilise des doctrines d'ordre rationnel, et vaut, comme science, ce que valent ces doctrines. Une philosophie ferme fait une théologie solide, une philosophie timide ne saurait préparer une théologie magnanime. Nous rencontrerons donc en théologie des timidités analogues à celles que nous venons de contater en philosophie.

a) *Théologie dogmatique.*

On incline pour les solutions thomistes, mais à condition qu'elles n'aient pas été trop attaquées; car on veut bien suivre saint Thomas quand il est d'accord avec l'ensemble des théologiens catholiques, mais, quand il est contredit, on hésite à se prononcer. On n'hésiterait pas si l'on avait de fortes convictions rationnelles sur le principe qui a permis à saint Thomas et à son école de prendre position, et si l'on se rendait compte des opinions philosophiques qui commandent et expliquent les positions de ses contradicteurs. Mais ces fortes convictions manquent. Aussi, dès qu'une question n'a pas été tranchée en elle-même par voie d'autorité, l'idéal qu'on propose aux élèves

(1) Lettre *Officiorum omnium*. Ce qui est souligné est emprunté par Pie XI à la bulle *Triumphantis Jerusalem* de Sixte V.

(2) Encycl. *Studiorum ducem*.

est la neutralité, l'indécision, l'indifférence, une sorte d'agnosticisme. Tenir la balance égale entre l'école de saint Thomas, et ceux qui le contredisent manifestement non sans avoir l'audace de prétendre qu'ils sont les seuls à le suivre, paraît une suprême élégance et le comble de la sagesse. Certains professeurs, nous en connaissons, ne veulent pas dire s'ils ont une opinion et laquelle. L'un d'eux, comme ses élèves le pressaient pour connaître sa pensée personnelle afin d'y trouver pour eux-mêmes une indication, répondait : « Pour une fois que l'Église vous laisse libres, usez donc de votre liberté. » Prendre position nettement est représenté parfois comme le propre d'esprits altiers; c'est la marque, dit-on, d'un zèle irréfléchi. Ils restent donc en dehors, et pensent-ils, au-dessus des controverses. Ils s'en excusent en disant que la question est « plus philosophique que théologique » et que l'abstention est non seulement légitime, mais presque requise, car « la question n'a aucune importance pratique ». Non seulement, en effet, on veut rester en dehors des controverses, mais on a une certaine tendance à discréditer toutes les questions spéculatives, comme si la solution des problèmes spéculatifs n'importait pas à l'intelligence profonde de la vérité révélée, comme si la théologie était une science immédiatement et exclusivement pratique (1).

On veut et l'on fait parfois des manuels selon ces idées, cet idéal de sobriété intellectuelle. Ces livres ne sauraient être une bonne introduction à l'étude des maîtres eux-mêmes. Certains éducateurs ne tiennent d'ailleurs pas à ce qu'ils le soient. Le manuel ainsi conçu est regardé au moins pratiquement comme le dernier mot de la science théologique que doive se préoccuper d'acquérir « le prêtre du ministère ». Des maîtres et du maître des maîtres, saint Thomas, c'est tout juste, je ne dis pas si on conseille, mais si l'on permet l'étude directe « aux élèves les mieux doués ». Des livres sur l'éducation des clercs où l'on dit ce qui se fait, où l'on indique ce qui doit se faire, ont, à cet égard, des façons de parler singulières. Les auteurs donnent l'impression qu'à leurs yeux c'est chose presque « extraordinaire » pour un séminariste de lire saint Thomas de façon habituelle et de faire de la Somme l'objet principal de

(1) *Magis est speculativa quam practica*, dit saint Thomas, Ia p., q. 1, a. 4.

son étude. Le Pape a beau prescrire l'usage de la Somme comme livre de texte dans les Universités, commander aux maîtres de tous les séminaires d'en expliquer les principales questions, et la conseiller fortement comme manuel même aux séminaires ordinaires de clercs, tout en permettant, dans ces derniers, l'usage d'autres livres, s'ils sont d'esprit vraiment thomiste, on continue à regarder le manuel plus ou moins *ad mentem sancti Thomae* comme suffisant à la formation de « la moyenne de nos élèves ». Et si quelqu'un s'étonne, on invoque « l'expérience des séminaires » et on lui demande de quelle « manie réformatrice » il est agité pour vouloir apporter des changements si radicaux à « ce qui se pratique habituellement dans nos maisons ».

Jeune séminariste, j'avais été encouragé à étudier saint Thomas par mon vénérable professeur de morale. Mon supérieur me voyait avec une véritable surprise lire assidûment la Somme et divers ouvrages de forte théologie. Il essaya plusieurs fois — tout à fait en vain d'ailleurs, car j'avais lu certains actes de Pie X — de me persuader que je perdais mon temps. « Contentez-vous donc de votre manuel, me répétait-il, approfondissez-le, méditez-le. Vous y trouverez tout ce qu'il faut pour vous former. » J'avais beau lui représenter qu'il m'était impossible d'approfondir un livre sans profondeur et que j'étudiais la Somme théologique précisément pour approfondir les questions abordées dans mon manuel, c'est ce dont, à mon tour, je ne le persuadais pas. Son étonnement devint de la stupeur un jour qu'il trouva un de mes condisciples plongé dans la lecture de Jean de Saint-Thomas. Pourtant il était grand ami du travail intellectuel. Il nous donnait un bel exemple de labeur consciencieux. Mais la spéculation théologique lui semblait superflue : il professait à l'égard de la métaphysique une totale incuriosité. Il n'aimait pas beaucoup qu'on lui en parlât : « Je n'y comprends rien », disait-il. Et c'était vrai, mais ce n'était pas une raison pour détourner de cette étude ceux qui en avaient le goût et en devinaient le prix.

Si cette attitude n'est pas une déplorable médiocrité, ce mot doit être rayé de la langue.

Un manuel, surtout s'il est conçu dans les idées que je viens de dire, ne prend pas l'âme... Quand un clerc n'a à peu près rien lu d'autre durant son séminaire, il en est saturé, sans avoir compris ce dont parle son livre. Une fois prêtre, il n'aura

guère le goût de le rouvrir, même s'il en a le temps. Et voilà des études théologiques terminées quand à peine elles étaient commencées. Ce n'est pas, pour l'ordinaire, après la sortie du séminaire qu'un prêtre, eût-il beaucoup de loisirs, se mettra à l'étude de saint Thomas, s'il n'a été familiarisé avec lui au cours de sa formation cléricale. Sa Somme théologique, s'il en a une, restera, non coupée, sur un rayon de sa bibliothèque. Il aura sous la main un trésor sans prix, mais il n'aura pas la clef. Il n'étudiera pas, il oubliera très vite ce qu'il sait. Intellectuellement parlant il tombera dans la routine. Et pour lui se réaliseront vite, à peine atténués, les inconvénients du défaut de science. Ayant pris contact avec une pensée forte, il l'aurait aisément gardé, et il aurait au moins l'empreinte indélébile de cette formation première. On ne forme pas des théologiens exclusivement avec un manuel. On ne donne ainsi aux jeunes clercs qu'une pauvre idée de la plus riche et de la plus belle des sciences. Ceux qu'on n'a pas habitués à *juger*, en perdent presque la faculté. Toute doctrine liée, fortement charpentée, devient pour eux une nourriture trop solide. Il leur faudra de ces petits livres dont on peut lire des centaines sans être plus riche de science, sans acquérir aucun *habitus* théologique. Les grands théologiens, dont ils ne connaissent que quelques conclusions, mais non les principes auxquels elles se réduisent, seront pour eux des hommes à système et leurs disciples des fanatiques. Tous les prêtres ont « fait leur théologie ». C'est un fait que les générations de prêtres qui se succèdent ne sont pas des générations de théologiens. Le monde en souffre plus qu'on ne saurait le dire.

b) *Théologie morale*

Saint Thomas enseigne que la théologie est *une* malgré la diversité de ses fonctions (1). Cette unité de la théologie est encore insuffisamment « réalisée », au sens anglais du mot dans un certain nombre de séminaires. On distingue, presque comme si c'étaient deux sciences diverses, la « théologie dogmatique » et la « théologie morale ». La théologie dogmatique, nous venons de le voir, est, pour ainsi dire, séparée de la philosophie ; on l'allège autant que possible des questions « plus philosophiques que théologiques » qu'on relègue dans des

(1) *Summa theol.*, I^a^p., q. 1, a. 3.

appendices, des suppléments et des notes, en sorte que le corps des chapitres ne donne aucune explication théologique proprement dite de la vérité révélée, car on ne peut donner une explication en faisant abstraction des explications concrètes qui ont été données dans les différents systèmes théologiques.

La théologie morale est encore plus séparée de la philosophie, et l'on ne voit pas toujours très bien de quelle façon elle se rattache au dogme. On ne manque pas de dire qu'elle s'y rattache, mais on l'oublie pratiquement aussitôt qu'on l'a dit. Les lumineuses questions de la Iª IIªᵉ y sont escamotées, car, pense-t-on, on est enfin dans la théologie pratique et il faut, moins que jamais, s'attarder à des problèmes spéculatifs. Cette théologie morale est souvent entendue au sens presque exclusif de casuistique qui détermine jusqu'où on peut aller sans pécher, au lieu de montrer jusqu'où il faut aller pour devenir parfait. Le point de vue du péché à éviter est si dominant que le traité des péchés précède parfois celui des vertus. Ni l'un ni l'autre ne sont précédés d'un bon traité des *habitus* qui permettrait de comprendre la vraie nature des vertus et des vices.

c) *Théologie ascético-mystique.*

Non seulement on a tendance à exagérer la distinction de la morale et de la dogmatique, mais la morale étant réduite à la casuistique, la théologie ascético-mystique devient plus ou moins une troisième théologie dont le rapport avec les deux premières n'apparaît plus. Or, jusqu'à ces dernières années, la théologie ascétique n'était généralement pas, dans les séminaires, l'objet d'un enseignement proprement dit. On pouvait trouver çà et là des cours relevant plutôt d'une école pratique d'arts et métiers que d'une école de théologie. On trouvait parfois des cours d'agriculture, la connaissance des terrains et des cultures étant considérée comme indispensable au clergé des campagnes. Des vœux tendant à la création de cours de ce genre furent émis dans des congrès. On ne trouvait presque nulle part un cours proprement dit de théologie ascético-mystique. Si la théologie morale avait été conçue à la manière et selon l'esprit de saint Thomas, la lacune n'aurait pas été à déplorer. La Somme théologique contient les principes de la plus haute

mystique (1) et constitue la meilleure introduction à l'étude des grands spirituels dont elle donne la clef (2). Mais la théologie morale étant, comme nous l'avons dit, réduite à la casuistique, la théologie ascétique et mystique n'avait plus aucune place dans les programmes. On supplée, disait-on, à un cours proprement dit par la *lecture spirituelle*. Mais ce compromis est inacceptable et cette suppléance insuffisante. L'exercice appelé dans les séminaires « lecture spirituelle » (et qui est plutôt une conférence spirituelle, car, la plupart du temps on ne lit pas, on parle) est destiné surtout à la formation spirituelle personnelle des séminaristes. Elle relève de l'ascétisme pratique, *in actu exercito*, beaucoup plus que de l'ascétisme théorique, *in actu signato*. Son objet est d'amener les auditeurs non à des jugements universels de « savant », mais à des jugements particuliers, pratiques et pratico-pratiques. On y forme la *conscience*. C'est une direction spirituelle faite à plusieurs à la fois. On y cultive la vertu de prudence. La théologie ascétique, appartenant à l'unité de la science théologique, procède, comme toute science, si pratique qu'elle soit, *modo speculativo*. C'est de cette façon qu'elle doit être enseignée par les maîtres et apprise par les élèves. En « lecture spirituelle » on suppose la doctrine spirituelle connue, ce qui suppose qu'on l'a étudiée. La lecture spirituelle n'est pas plus faite pour suppléer l'étude scientifique de la science ascético-mystique, que la méditation des vérités et des mystères du salut n'est faite pour suppléer à l'étude de la théologie dogmatique. Il ne faut pas, après avoir distingué ce qui est un, et séparé des choses inséparables, confondre des choses distinctes. On n'y gagne rien. On brouille tout.

Nous n'avons pas fini de signaler les distinctions trop tran-

(1) « Si l'on veut approfondir toute l'étendue du précepte d'amour, la croissance de la charité et des dons du Saint-Esprit qui y sont joints, les différences des multiples états de vie tels que l'état de perfection, la vie religieuse, l'apostolat, et la nature et la valeur de chacun d'eux et bien d'autres chapitres de théologie ascétique et mystique, il faut tout d'abord s'adresser au Docteur angélique. » Pie XI, Encycl. *Studiorum ducem*.

(2) Même où saint Thomas est mis à sa place, qui est le trône, il ne laisse pas d'être désirable qu'il y ait un cours spécial de théologie ascético-mystique!

chées et les séparations arbitraires. Non seulement on fait de l'ascétique comme une science à part, quitte à ne pas la traiter comme telle, mais on sépare l'ascétique et la mystique, on établit entre elles une cloison étanche.

« A partir des XVII[e] et XVIII[e] siècles, écrit le P. Garrigou-Lagrange, plusieurs auteurs ont pensé devoir distinguer absolument et pour ainsi dire séparer l'ascétique et la mystique, qui ont fait souvent dès lors l'objet de traités spéciaux : « Directoire ascétique » et « Directoire mystique ». Cela se produisit à la suite de vives discussions occasionnées par les abus provenant d'un enseignement prématuré et erroné des voies mystiques. Dès l'époque de sainte Thérèse ces voies parurent si suspectes à plusieurs qu'il fallut défendre les écrits de saint Jean de la Croix contre le reproche d'illuminisme, et des supérieurs s'émurent au point d'interdire à leurs religieux la lecture des œuvres du Vénérable Tauler, de Ruysbroeck, du B. Henri Suso, de sainte Gertrude et de sainte Mechtilde. Après la condamnation de Molinos, les voies mystiques furent plus suspectes encore.

« Dès lors, d'assez nombreux auteurs, excellents à bien des égards, s'accordèrent à distinguer absolument l'ascétique et la mystique. Trop pressés de systématiser, d'établir une doctrine pour remédier à des abus, et portés par suite à classer les choses matériellement, du dehors, sans en avoir une connaissance assez haute et assez profonde, ils déclarèrent que l'ascétique doit traiter de la vie chrétienne « ordinaire », selon les trois voies purgative, illuminative et unitive. Quant à la mystique, elle ne devait traiter que des « grâces extraordinaires », dans lesquelles on fit entrer non seulement les visions et révélations privées, mais encore la contemplation surnaturelle infuse, les purifications passives, l'union mystique.

« Cette dernière n'apparaît plus comme le point culminant du développement *normal* de la grâce sanctifiante, des vertus et des dons ; la contemplation infuse n'est plus la vie de la foi et l'esprit de sagesse portés à leur perfection, à leur plein épanouissement ; mais elle paraît se rattacher plutôt aux grâces *gratis datae*, comme la prophétie, ou, du moins, à un mode tout à fait extraordinaire ou miraculeux des dons du Saint-Esprit. De sorte que ce n'est pas seulement au sujet des visions et des révélations privées, mais au sujet de l'union mystique avec Dieu et de la contemplation infuse, que ces auteurs disent

aux âmes déjà très ferventes : Ce sont là des grâces proprement extraordinaires qu'il ne convient pas de désirer, si l'on veut éviter toute présomption et marcher par la voie de l'humilité : *altiora te ne quaesieris.*

« Ces auteurs distinguent ainsi une vie unitive dite « ordinaire », seule nécessaire, disent-ils, à la perfection, et une vie unitive dite « extraordinaire », qui n'est pas même requise, selon eux, par la grande sainteté. De ce point de vue, l'ascétique n'est pas ordonnée à la mystique, et la perfection ou union « ordinaire », à laquelle elle conduit, est normalement *un terme et non une disposition* à une union plus intime et plus élevée. La mystique dès lors n'a d'importance que pour quelques privilégiés très rares; autant vaut presque l'ignorer pour éviter la présomption et l'illusion (1). »

Cette thèse fut presque universellement admise dans les séminaires. La théologie mystique proprement dite y fut souvent regardée comme science tout à fait spéciale, et presque comme un objet de curiosité. Voici ce qu'écrivait à ce sujet, il y a une vingtaine d'années, un auteur dont le livre, traduit en plusieurs langues, a joui d'une grande autorité dans les séminaires des deux mondes. On ne saurait affirmer de façon plus nette l'hétérogénéité et la discontinuité de la vie ascétique et de la vie mystique, le caractère extraordinaire de la contemplation infuse, la possibilité d'arriver à l'union à Dieu, sans cette contemplation et les purifications passives, par le seul effort ascétique.

« La théologie ascétique est... la science de la vie chrétienne supérieure de la perfection. Présupposant la fidélité au devoir strict, elle entreprend de « montrer une voie plus excellente » qui conduit parmi les vertus et les conseils évangéliques plus haut et plus loin que le devoir (2), jusqu'aux sommets les plus ardus auxquels puisse atteindre la nature humaine soutenue par la grâce (3). » Suivent des essais de définition de la théolo-

(1) *Perfection chrétienne et contemplation*, P. Garrigou-Lagrange, t. I, p. 21-23.

(2) L'auteur veut-il insinuer que la perfection ne tombe pas sous le précepte, mais est seulement de conseil ? Peut-être. Nos lecteurs savent combien cette thèse est fausse. La doctrine de saint Thomas sur ce point, souvent exposée ici, a été récemment affirmée avec force par le Souverain Pontife dans ses encycliques sur saint François de Sales et sur saint Thomas d'Aquin.

(3) Hogan, P. S. S., *Les études du clergé*, traduction Boudinhon, p. 314.

gie mystique, où l'auteur semble bien confondre la théologie mystique entendue au sens de contemplation infuse et la théologie scolastico-mystique, ou science théorique de la contemplation infuse (comme nous avons vu qu'on confondait parfois, ou que du moins on ne distinguait pas suffisamment, l'ascèse vécue, de la science ascétique).

Il expose ensuite la valeur et les sources de la théologie ascétique. Puis il écrit :

« Tout ce que nous venons de dire s'applique principalement à la théologie ascétique; celle-ci ne dépasse guère en effet le domaine de l'expérience ordinaire; elle se développe en constante harmonie avec les lois normales de l'âme qu'elle conduit « par la voie purgative et la voie illuminative jusqu'à la voie unitive », c'est-à-dire par la méthode purificatrice de l'expiation et de la victoire sur les passions, puis par la pratique des vertus chrétiennes positives, jusqu'à une vie d'amour et d'union avec Dieu. Mais, demande-t-on, que pourra bien être la science de faits qui échappent à l'expérience ordinaire et ne dépendent pas de lois régulières, tels que ceux qui constituent la vie mystique? Il faut bien reconnaître que toute la matière de la théologie mystique est pleine de difficultés. Les faits qui la concernent offrent, pour la plupart, un caractère si irrégulier, si transitoire qu'il est bien malaisé d'en faire une étude rigoureuse et comparée. Leur étrangeté est souvent embarrassante, et leur origine même est un problème qu'il n'est pas toujours facile de résoudre! Des faits extraordinaires, semblables en apparence, devront parfois être attribués aux causes les plus dissemblables : à l'esprit de Dieu ou à l'esprit mauvais ou simplement à l'action naturelle, quoique anormale, des facultés naturelles. D'autre part, leurs caractères d'indépendance à l'égard de la volonté interdisent presque tout essai de les réduire, même approximativement, à une méthode et à des règles.

« C'est pourtant ce qu'on a essayé de faire. Côte à côte avec l'École ascétique, il y a toujours eu dans l'Église catholique une École mystique, avec ses traditions, ses principes et ses règles. Elle a eu pour docteurs quelques très grands saints, dont les écrits font les délices de beaucoup de pieuses âmes. Un directeur des âmes ne saurait les ignorer. Sans doute l'école contemplative n'a jamais été qu'une minorité dans l'Église, et jamais peut-être cette minorité n'a été plus faible que dans ce siècle affairé (1). »

La citation est longue, mais cette étonnante page, qui révèle une si parfaite incompréhension de la mystique, méritait d'être relue tout entière.

(1) *Ibid.*, p. 324-25.

Qu'il y ait une fausse mystique et des phénomènes à attribuer au démon ou à la nature, c'est ce que les mystiques savent et disent assez. Quiconque les a lus sait combien ils se défient des illusions, mettent en garde contre elles et enseignent qu'il ne faut pas se fier à tout esprit. Il est clair qu'on ne peut donner une méthode ascétique d'union mystique. Il n'y a pas de méthode ni de règles humaines de l'activité mystique (1), puisque c'est, par définition, l'activité de l'âme agie divinement par l'Esprit-Saint, au-delà de la délibération humaine et du mode humain des vertus.

Les mystiques ont décrit leurs expériences personnelles ou expliqué *modo scolastico* la nature et les caractères de cette action divine dans les âmes, dont l'Esprit-Saint prend la conduite. Ils n'ont pas prétendu donner une méthode. Ils sont tous d'accord pour dire que la contemplation mystique infuse ne peut pas s'acquérir par l'effort humain, ce serait contradictoire dans les termes, mais que l'âme peut s'y disposer et humblement la demander à Dieu. Mais il est inutile d'entreprendre la critique complète du texte de M. Hogan. Le lecteur l'aura faite de lui-même.

L'effort admirable qui vient d'être fait en théologie mystique par l'école thomiste a restauré sur ce point les notions traditionnelles, mais nous savons que ces idées traditionnelles rencontrent dans beaucoup de séminaires une opposition tenace, et qu'on les tient pour dangereuses; et cela prouve combien les idées exprimées dans le passage cité étaient enracinées.

Des éducateurs ayant ces façons de voir n'encourageront guère à la lecture et à l'étude des mystiques.

« Un trait commun à beaucoup de livres spirituels surtout anciens, c'est d'employer un ton et un langage mystiques jugés sans doute très naturels par les auteurs, mais absolument contraires aux façons de voir et de parler de la plupart des lecteurs modernes. Le petit nombre de personnes dont l'esprit revêt cette forme mystique éprouve beaucoup d'attrait pour ces livres; les autres n'y découvrent presque aucun sens, et ils ne serviraient qu'à leur inspirer soit le dégoût de la vie spiri-

(1) Quoique M. Hogan ait écrit, p. 315 : « sans doute quelques âmes privilégiés peuvent atteindre les degrés inférieurs (de la théologie mystique) grâce à des méthodes spéciales ».

tuelle, soit une sorte de piété artificielle, toute de forme et d'apparence (1). »

Qu'on ne s'étonne pas si tant de séminaristes ont achevé leurs études cléricales sans entendre jamais parler des œuvres de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix, sans qu'on leur recommande jamais de les lire un jour ainsi que les autres grands mystiques, et s'ils se sont habitués, ayant retenu certains propos de ceux qui étaient chargés de les former, à juger de haut et à apprécier tout de travers nos grands mystiques. M. Hogan ne cite point, parmi les auteurs spirituels qu'il convient de lire, les deux princes de la mystique carmélitaine. De saint François de Sales, s'il mentionne spécialement la *Vie dévote*, il ne cite pas le *Traité de l'amour de Dieu*. Mais il est permis de trouver que le langage de M. Hogan ne s'accorde que médiocrement avec celui de l'Église parlant des livres remplis de sagesse céleste de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix.

Ces idées entraînaient, par une conséquence nécessaire et immédiate, d'étonnantes façons de penser sur les saints. Les grands saints ont été des mystiques, c'est manifeste. Si la vie mystique est extraordinaire, il n'y aura pas lieu de désirer leur ressembler en tant précisément qu'ils furent mystiques : on insistera sur leur inimitabilité beaucoup plus que l'utilité ou la nécessité de suivre leurs exemples. Ouvrons encore M. Hogan : il loue en eux « les pionniers de la vie spirituelle », rappelle que » l'Église les présente tous avec amour et fierté à l'admiration et à l'imitation de ses enfants » et que, en leur décernant les honneurs de la canonisation, elle se porte garant que le chemin qu'ils ont suivi est le chemin de la perfection et que l'esprit qui les anime est bien l'esprit de Dieu », mais il est préoccupé de certaines paroles et actions étranges de certains saints, il veut les justifier : « Il suffit, le plus souvent, de réfléchir un instant aux circonstances des temps et des milieux où ils vivaient pour comprendre ce qu'elles présentent de singulier. Au fait c'est souvent grâce à ce qui nous surprend qu'ils ont gagné la confiance de leurs contemporains et accompli de grandes choses. *Quoi que l'on puisse penser de l'opportunité d'une imitation trop servile, il n'y a guère lieu de leur refuser le tribut de notre admiration. En même temps il faut faire la part, même chez les plus grands saints, de l'élément humain, avec tout*

(1) Hogan, *op. cit.*, p. 337.

*ce qu'il compte nécessairement de faiblesse dans le jugement et la volonté. A quelque hauteur qu'ils fussent parvenus, les saints demeuraient des hommes sujets aux infirmités inséparables de la nature humaine.* »

Ce zèle est certainement touchant, mais je trouve que M. Hogan, sous prétexte de justifier les saints, les accable (1).

Certes, seuls le Christ et, au-dessous de lui, la sainte Vierge sa Mère sont parfaits. Les saints, même éminents, gardent, tant qu'ils ne sont pas parvenus aux dernières consommations de la sainteté, des restes de faiblesse. Mais ceux qui ne sont pas saints (les « personnages moins transcendants et plus humains » « qui ont marché d'un pas ferme dans les voies ordinaires de la vie chrétienne », et dont M. Hogan juge les vies plus profitables habituellement que celles des Saints) ont d'autres restes de faiblesse! Saint Jean de la Croix nous montre tout ce qui demeure d'imperfection dans les âmes les plus généreuses, avant la purification passive des sens et même après, tant que la purification passive de l'esprit n'est pas achevée. Les saints ne sont pas seulement étranges, ils sont fous ; cela est vrai, et d'autant plus qu'ils sont plus saints. Mais c'est aux yeux de la sagesse du monde, et leur folie est celle de la croix. Nul n'a mission de rendre acceptable cette folie en la tempérant par un mélange d'humaine sagesse. C'est pour le moins impertinent de trouver que les saints n'ont pas le jugement très sûr, et de parler à leur sujet d'élément humain, avec ce qu'il comporte nécessairement de faiblesse dans le jugement. Si on y réfléchit, c'est une injure à l'Esprit-Saint qui mène ces fils de Dieu. Il ne faut pas imiter *servilement* les saints, mais ce n'est pas là-dessus que l'Église met l'accent quand elle nous parle d'eux. Elle nous demande plus que notre admiration! Elle nous fait supplier Dieu de nous donner la grâce de les imiter. Presque toutes les oraisons de la fête des saints nous le disent expressément. Nous aurons occasion d'en reparler, en exposant, non certaines idées courantes, mais la pensée de l'Église authentiquement exprimée par les Papes et la prière catholique.

Si la thèse du caractère non normal, extraordinaire, de la vie mystique est fausse, comme nous pensons et comme on a

(1) J'entends bien que d'autres passages du même chapitre sont plus aimables et plus justes, mais c'est qu'aussi bien tout ce chapitre est incohérent : l'amour des vérités très importantes que l'auteur y malmène nous fait un devoir de le dire sans ambages.

victorieusement démontré qu'elle l'est, on voit combien est non pas seulement découronné, mais même faussé, l'enseignement des séminaires quand il s'inspire des vues exprimées par M. Hogan, et combien il tend à réduire l'idéal de la perfection chrétienne et sacerdotale. Suffit-il de dire que nous sommes en face de médiocrités ? Je ne le crois pas. Le mot d'erreur ne serait pas trop fort. Assurément les vertus telles qu'elles peuvent être pratiquées par le chrétien, aidé de la grâce commune, sont déjà quelque chose de très grand. Plaise à Dieu que les prêtres, le plus ardemment convaincus que cela ne suffit pas à la sainteté, eussent au moins cela ! Mais dire qu'il ne faut prétendre ni aspirer à rien de plus, c'est limiter autrement qu'il ne plaît à Dieu les dons divins. Vouloir se contenter, et enseigner aux autres à se contenter, du mode humain des vertus, quand Dieu veut que ses amis, divinisés par la grâce, soient élevés jusqu'à agir habituellement selon un mode proprement divin, c'est un refus injurieux des libéralités divines. C'est mettre une mesure où Dieu ne veut pas de mesure.

L'enseignement inspiré des principes formulés par M. Hogan détourne positivement d'aspirer à la vie mystique les clercs et, par eux, les âmes qu'ils auront à conduire ; s'il est vrai qu'il n'y a pas de sainteté sans les purifications passives, qui sont incontestablement d'ordre mystique, et sans contemplation infuse, cet enseignement, qu'on le veuille ou non, détourne donc positivement d'aspirer à la sainteté. Il substitue à l'idéal du prêtre saint, qui comprend à fond les exigences du sacerdoce, celui du « saint prêtre », pieux sans doute et régulier, mais si loin encore de la sainteté proprement dite, qui seule sauve les âmes. Des prêtres formés selon ces principes, s'ils ne rectifient pas leurs idées, ne proposeront aux âmes qu'une perfection à la mesure de la leur. Je veux bien que cette perfection soit très supérieure à ce que Huysmans appelle irrévérencieusement « une religion pour femme riche », mais c'est très loin de la perfection que Dieu propose : *Ambula coram me et esto perfectus !* (1) *Estote sancti quia ego sanctus sum* (2). *Exemplum dedi vobis ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis* (3).

(1) Gen., XVII, 1.
(2) Lev., *passim*.
(3) Joan., XIII, 15.

*Imitatores mei estote sicut et ego Christi* (1). *Estote imitatores Dei* (2).

Ces prêtres risquent beaucoup de mériter les reproches adressés par sainte Thérèse et surtout par saint Jean de la Croix aux directeurs qui ne connaissent que l'oraison discursive... et font obstacle à l'ascension des âmes que Dieu appelle vers les sommets.

Sans doute, malgré les idées étroites ou même fausses des directeurs, Dieu peut élever des âmes vraiment fidèles jusqu'à la contemplation, mais il importe beaucoup que ceux qui les conduisent n'ajoutent pas, aux obstacles toujours si nombreux que rencontre l'action divine, celui d'une théorie appauvrie et médiocre.

Nous n'avons voulu examiner, en fait de médiocrités doctrinales, que celles qu'on rencontre dans l'enseignement de la philosophie et de la théologie proprement dites. Mais que de remarques analogues il y aurait à faire pour le reste des sciences ecclésiastiques!

Ce rapide aperçu suffit pour caractériser les tendances de certains à mettre sous clef nos trésors : Trésor humain d'une forte philosophie telle qu'elle a été élaborée par l'humble et magnanime saint Thomas d'Aquin, et qu'on remplace par une philosophie, honnête certes, mais pusillanime et sans vigueur, trésor humano-divin de la théologie telle qu'elle se trouve dans la Somme et qu'on veut remplacer par une théologie sans âme, réduite, divisée en plusieurs disciplines presque indépendantes, découronnée. Cela aboutit, c'est fatal, à priver les âmes du trésor proprement divin de la *sainteté*.

Les sujets humains à qui l'enseignement théologique et la formation cléricale doivent communiquer la *forme* de la « *science* » et de la « *vie* » ne sont que trop réfractaires à recevoir ces « formes » dans leur plénitude et leur force ; ce serait un bien grave péché, s'il était conscient, que de vouloir réduire la *forme* elle-même à la condition médiocre des sujets.

L'Église, Elle, a de plus hautes pensées, que, s'il plaît à Dieu, nous essaierons de dire.

Léopold Lavaud.

(1) I Cor., IV, 16, et XI, 1.
(2) Eph., V, 1.

# A propos du Congrès liturgique de Malines

« Pourquoi parler d'un congrès liturgique dans une revue de spiritualité ? La liturgie n'a que des rapports lointains avec la vie spirituelle et ne l'intéresse qu'indirectement. » Je ne prétends pas que cette objection soit courante : du moins m'a-t-elle été faite. Il n'est donc pas tout à fait inopportun, peut-être, de soumettre aux lecteurs de la Revue quelques-unes des idées développées au congrès de Malines, du 4 au 7 août, et d'y joindre quelques réflexions que les rapports ont pu suggérer. On se rendra compte ensuite que la liturgie et la vie intérieure, loin de se nuire ou simplement de demeurer étrangères, ont besoin l'une de l'autre et doivent se compénétrer.

Une première remarque d'ordre historique s'impose, me semble-t-il : le renouveau spirituel est né du renouveau liturgique. Ou, si l'on veut, la liturgie fut la première expression de la piété catholique renaissante après les bouleversements révolutionnaires, en France spécialement où le mouvement liturgique naquit et se développa sous l'impulsion de Dom Guéranger et de ses fils. Le XIX[e] siècle catholique rejoignait du même coup les premiers siècles chétiens qui avaient exprimé leur piété et leur croyance dans et par la liturgie. Ainsi renaît et se perpétue la tradition de l'Église.

Toutefois, la liturgie depuis longtemps était méconnue et incomprise : il fallait, pour en retrouver la parfaite intelligence, se livrer à des travaux d'érudition, quitte à les rendre ensuite accessibles à tous. Pour cette raison, sans doute, le renouveau spirituel qui ne cessait de croître et de s'étendre parut s'écarter de la liturgie, qui l'avait fait naître, et même la contredire. Il serait étonnant qu'un tel antagonisme existât, sinon superficiellement. Car la liturgie, manifestation de la vitalité chrétienne, expression de la piété catholique, est traditionnelle et toujours actuelle comme l'Église même, et l'âme

catholique doit pouvoir s'y exprimer aujourd'hui comme jadis. De fait, le R. P. Peeters, S. J., a su le discerner, les caractères de la spiritualité moderne sont ceux-là mêmes de la liturgie. La spiritualité moderne est « mystique et active et conquérante, critique et cependant éprise d'obéissance, spécialement personnelle et éminemment sociale, mariale et eucharistique ». Aussi voit-on les plus fervents chrétiens demander avec avidité à la liturgie de nourrir leur piété.

D'une façon générale, la liturgie et la vie spirituelle ne s'opposent donc pas. Il y a plus : on peut et on doit tirer de la liturgie de précieux enseignements; on doit la pénétrer pour l'utiliser au mieux dans la vie sociale et dans la vie individuelle.

Œuvre de culte public, officiel et solennel, la liturgie est, de sa nature, une œuvre sociale. Elle l'a toujours été : elle est donc riche d'expérience. De nos jours où les « œuvres » prennent de plus en plus d'expansion, où toute activité prend une forme sociale, il n'y aurait pas un mince profit à se mettre à l'école de la liturgie. En général les personnes d'œuvres ont compris qu'elles avaient dans la liturgie une auxiliaire puissante, capable de grouper et d'unifier les œuvres les plus diverses autour de l'église paroissiale. On la néglige cependant et l'on méconnaît ses leçons quand il s'agit de l'enseignement du catéchisme, — du cours de religion —, qui pourtant intéresse au plus haut point la vie spirituelle, dont il est la base; on aime dans la mesure où l'on connaît. Le catéchisme fait connaître pour faire aimer. Or on ne sait pas le catéchisme. Pourquoi?

Les raisons en sont nombreuses. Le cours de catéchisme, comptant pour l'excellence et n'étant pas suffisamment séparé des autres, est considéré par les élèves comme un cours secondaire; tout au plus est-il placé sur le même plan que la chimie, l'histoire, les mathématiques, etc. Une deuxième raison est la constitution même du catéchisme systématique : il est une synthèse et on l'enseigne avant l'analyse. Par suite, ses formules concises demeurent abstraites, sans vie, sèches : elles se placent dans la mémoire des enfants « comme des fleurs desséchées collectionnées dans un herbier », selon l'expression de Dom Beauduin. Enfin on utilise, pour l'enseignement de la religion, les mêmes procédés, les mêmes méthodes « laïques » que pour tout autre cours. Il résulte de tout cela que le catéchisme est insuffisant pour former de *vrais* chrétiens.

L'erreur première est d'oublier que l'acte de foi est essentiellement *surnaturel*, et non la conclusion d'un syllogisme. Les Pères ne l'oubliaient pas et leur méthode en était changée, c'est la liturgie qui nous l'apprend ; les Pères instruisaient leurs fidèles par un procédé surnaturel : l'enseignement était une prière, et la prière un enseignement. L'école était l'église, le sanctuaire ; la liturgie était la grande éducatrice ; l'enseignement revêtait une forme cultuelle, il était un véritable *sacramental*. Il était donc aussi un enseignement *intuitif*, parlant aux sens, aux yeux, à l'imagination des fidèles qui vivaient d'abord leurs croyances, les expérimentaient avant de les apprendre résumées en formules. Quand venaient les formules, par exemple les professions de foi, elles ne restaient pas abstraites, mais évoquaient toutes les expériences faites par les âmes. Les formulaires d'ailleurs restaient des prières, et gardaient une forme liturgique : la profession de foi était une hymne *incorporée* au saint Sacrifice. Qu'on consulte à ce sujet l'*Ordo romanus VII*.

Le procédé des Pères était surnaturel et intuitif ; il était aussi scripturaire. L'Écriture ne contient sans doute pas toute la doctrine catholique : elle est cependant la source première et, avec la Tradition, contient le dépôt révélé. Il importe donc de faire connaître l'Écriture Sainte aux fidèles, de la leur expliquer pour qu'ils y retrouvent en formules de vie tous les éléments de leur croyance. Saint Jean Chrysostome annonçait plusieurs jours à l'avance le sujet des instructions suivantes afin de permettre aux chrétiens de se préparer par la lecture des passages qu'il devait commenter. La lecture privée de la Sainte Écriture restera longtemps encore le fait d'une élite. Mais la liturgie est l'Écriture Sainte vulgarisée, condensée, mise à la portée des fidèles. Il faut apprendre l'Écriture au peuple chrétien par le moyen de la liturgie, lui faire retrouver dans les textes de la grande prière catholique l'expression de ses croyances, les formules de sa foi... Pour autant, le catéchisme systématique ne sera pas supprimé : il viendra seulement en son temps et à sa place, c'est-à-dire à la fin de l'enseignement religieux, comme une synthèse, un résumé dont les formules précises et abstraites seront retenues facilement et seront vivantes parce que riches de l'expérience antérieure. Constatons une fois de plus que nous avons beaucoup à emprunter à la science avisée de nos Pères et que nous gagnerions à les fréquenter et à les imiter.

Demander l'inspiration et le secours à la liturgie est bien, mais cela ne suffit pas : il faut en vivre personnellement, y alimenter sa piété, comme l'ont fait avant nous d'innombrables générations chrétiennes. Qui oserait soutenir que les chrétiens des premiers siècles ou ceux du moyen-âge eurent une vie intérieure moins profonde, moins sainte pour avoir puisé à la source féconde de la liturgie? Personne évidemment ne songe à contester que les oraisons de la messe, collecte, secrète, postcommunion, puissent répondre aux besoins de chacun, les traduire et que chacun puisse les faire siennes. Mais beaucoup pensent encore qu'il est difficile d'aller plus loin et estiment en particulier que la participation individuelle à la liturgie nuit à l'oraison. De telles opinions ne semblent cependant reposer que sur des incompréhensions ou des équivoques.

D'une façon générale d'abord, la liturgie apparaît comme un *exercice spirituel* : ce fut l'honneur de Dom Van Houtryve de le prouver. « *Le sentiment de dépendance* ravivé par la liturgie », qui est en effet l'œuvre de la vertu de religion, « met sur nos lèvres et dans nos cœurs des prières d'adoration, de louange, d'offrande, d'action de grâces ». La liturgie pénètre donc celui qui en vit de son esprit : l'esprit de prière et d'obéissance. Étendant son influence jusque sur la vie morale et ascétique, elle lui imprime « ce caractère propre que *la prière la compénètre plus facilement* ». Sans doute, la liturgie ne saurait prétendre « avoir le monopole de la prière ni des exercices spirituels. Mais elle réclame *un droit de priorité* comme valeur sanctifiante ».

Que cherche, en effet, la vie spirituelle, sinon l'union au Christ et par lui à Dieu Trine et Un? Nous unir au Christ au point de faire nôtres ses sentiments, ses pensées, sa prière, voilà l'idéal. Or le baptême incorpore les chrétiens au Christ, les rend membres du Christ. Le Christ est donc tête et il est corps. Le Christ-tête est le Christ du Calvaire, le Christ-corps est son corps mystique, son Église; et comme une même vie, la vie de la grâce, coulant de la tête dans les membres, anime le corps tout entier, c'est la même personne morale, le même Christ. N'exagérons pas cependant dans la maladresse de notre langage humain : l'incorporation ne va pas jusqu'à l'identification absolue.

Vivant de la même vie, le chrétien doit faire siens les pensées et les sentiments du Christ. Mais où s'expriment ces pen-

sées et ces sentiments? Dans les psaumes. Que chacun donc, en récitant l'office, en suivant la messe, en participant à la liturgie dont les psaumes constituent le fonds, que chacun s'approprie tout ce que le Christ a dit, pensé, senti; — et cela non seulement comme membre de la collectivité chrétienne, mais comme individu et personne privée. Loin de gêner notre vie intérieure, de mettre obstacle à notre union au Christ, la liturgie la favorise. Sans doute il faut la connaissance du sens des psaumes, il faut aussi une union déjà très intime avec le Christ; mais en retour la participation à la liturgie ne fait que resserrer cette union. Quelle joie pour l'âme chrétienne de retrouver dans les psaumes, prière liturgique par excellence, la voix du Bien-Aimé! Quelle douceur d'en écouter les accents jamais affaiblis et de pouvoir unir sa voix à la sienne pour s'unir plus intimement à Lui! Quel bonheur d'emprunter ses paroles, ses pensées, ses sentiments, sa prière pour exprimer les siens, bien qu'*avec une différence de degré* à cause du caractère divin imprimé à tous les sentiments, à toutes les pensées et à toutes les actions du Christ. Ainsi quand nous chanterons les psaumes de louange nous pourrons éprouver les mêmes sentiments; si nous chantons les psaumes didactiques, écoutons la voix du Christ qui nous enseigne. Il est facile dans les psaumes d'action de grâces de nous unir au Christ, car nos merci ne valent qu'en tant qu'ils sont l'expression humaine de l'éternel merci du Christ; de même dans les psaumes de demande, car si le Christ n'a plus besoin de prier pour nous, il est cependant au Ciel « *ad interpellandum pro nobis* », et nos sentiments de demande sont siens avant d'être nôtres. Si nous récitons les psaumes de malédiction, il est aisé de s'insurger contre les ennemis du Christ et de l'Église; mais il y a cette différence que le Christ connaît les enfants de Bélial sur qui tombent les malédictions, tandis que nous ne les connaîtrons qu'au ciel; il y a encore cette différence qu'à les réciter nous éprouvons des sentiments de crainte qui n'étaient pas dans le Christ, de même que, récitant les psaumes de pénitence, en plus de l'horreur pour le péché ressentie en union avec le Christ, nous éprouvons un sentiment de contrition. Il n'est pas jusqu'aux psaumes messianiques qui ne nous unissent au Christ, car nous retrouvons l'écho de ses sentiments que nous pouvons adopter puisque les souffrances du Christ se continuent dans les souffrances de l'Église, son corps mystique.

Que de richesses insoupçonnées dans ces prières de la liturgie, et avec quel talent le P. Hugueny, O. P., a su les dévoiler aux congressistes !

Une objection demeure peut-être encore, une prévention à l'égard de la liturgie, à qui l'on reproche d'empêcher la méditation. Il me paraît inutile d'insister longuement sur ce point puisque le rapport du P. Lemonnyer, O. P., paraît en tête de ce numéro. Il est à remarquer cependant que cette prévention repose sur une équivoque : on confond la méditation et l'oraison : la méditation, qui est l'œuvre de la vertu de prudence et des *vertus morales surnaturelles* et en somme relève de l'ascèse ; — et l'oraison, qui est la prière propre des vertus *théologales*. La méditation, suite de déductions terminées par une résolution pratique, ne se conçoit évidemment pas avec la participation active à la liturgie. Il n'en va pas de même pour l'oraison.

L'oraison débute nécessairement dans l'amour par un acte de la *vertu de charité,* se poursuit dans une simple considération ou regard de la *vertu de foi* sur Dieu, et s'achève dans l'amour par une affection de *charité*. Il ne s'agit donc plus de déductions, de raisonnements comme dans la méditation ; de plus on n'a pas affaire avec la prudence et les vertus morales, mais avec les vertus théologales : on est sur un plan supérieur. Or qui ne voit que le culte liturgique a une particulière efficacité pour exciter dans l'âme ces vifs mouvements de charité initiale, nourrir ces vues de foi auxquelles ils nous conduisent et qui provoquent les affections finales de charité, perfection de la vie intérieure ? L'oraison théologale, loin donc d'être contrariée par la prière liturgique, en est le prolongement naturel ; on le voit, elle peut, disons, elle doit se poursuivre pendant la durée de la prière liturgique, et pour autant elle n'empêche pas l'attention aux cérémonies liturgiques.

C'est, en résumé, l'honneur du dernier Congrès liturgique de Malines d'avoir su mettre en lumière cette vérité que la liturgie s'étend à tous les domaines et qu'elle a son rôle en sociologie pratique, dans l'enseignement religieux, et dans le développement de la vie intérieure. Le choix des sujets des rapports indiquait bien les préoccupations actuelles des liturgistes. Il y a lieu de s'en réjouir, autant que de l'extension croissante du mouvement liturgique, de son orientation pratique, de l'intérêt grandissant qu'il suscite, de sa bienfaisante influence.

Pour qui assistait au Congrès, une remarque s'imposait : les chefs du mouvement liturgique sentent de plus en plus la nécessité de s'appuyer à une doctrine théologique sûre. Rien ne se justifie mieux d'ailleurs, puisque la liturgie contient et exprime la doctrine et la croyance de l'Église. Séparer la liturgie de la théologie c'est la condamner à devenir un ritualisme, un pur formalisme, une simple question de cérémonies. On l'a senti et compris et « *l'effort théologique* » s'affirmait nettement à Malines. On sera donc d'autant plus heureux de voir enfin les fils de saint Dominique entrer à leur tour dans le mouvement liturgique : leur vie éminemment liturgique et théologique leur donne le droit, leur impose même le devoir d'y prendre une part active. A Malines trois Frères Prêcheurs ont présenté quatre rapports très remarqués. Souhaitons que de plus en plus à côté des fils de saint Benoît ceux de saint Dominique prennent la tête du mouvement de restauration liturgique.

Ces quelques pages laisseront peut-être soupçonner l'intérêt que présentait le Congrès liturgique de Malines, suivi avec assiduité par sept cents membres. Il a malheureusement fallu renoncer à parler de tous les rapports, il a surtout fallu renoncer à décrire la magnificence des offices encadrant chaque journée et à retracer l'émotion des congressistes pendant que Son Éminence le Cardinal, un moment arrêté par la maladie, donnait le discours de clôture, vrai traité de la foi exposé avec la conviction de la sainteté.

fr. M.-H. L.

# Réponses à quelques Professeurs

Nous avions invité nos lecteurs à nous poser des questions, et nous leur avions demandé de nous indiquer les sujets qu'ils désireraient voir traiter ici.

Nous avons reçu un très volumineux courrier. Des idées très intéressantes nous ont été soumises, de très heureuses suggestions nous ont été faites. Nous nous trouvons un peu accablés par l'abondance des matières, enchantés en même temps des perspectives ouvertes. Évidemment il nous est impossible de répondre dans la revue à toutes les questions, au moins tout de suite. Tout viendra à son heure.

Parmi ces demandes, un grand nombre émanaient de professeurs, soucieux d'unir la vie intérieure à la vie intellectuelle, et d'exercer dans leur enseignement, quelquefois très éloigné par son objet de la théologie et de la vie intérieure, une véritable influence spirituelle sur leurs élèves.

Le nombre et l'importance de ces questions nous a décidés à leur donner d'abord satisfaction. Pour cela nous aurons une nouvelle rubrique où nous aurons pour objet surtout de répondre de façon pratique à ce qu'on nous aura demandé. Nous espérons aussi déterminer par là un mouvement de collaboration et d'entente entre les professeurs que ces choses intéressent et qui tendent à réaliser cette union de la vie intérieure et de la vie intellectuelle, dont nous parlions tout à l'heure. Nous les invitons dès maintenant à nous faire connaître ce qu'ils ont essayé ou réalisé dans ce sens, afin que nous puissions faire profiter les autres de leurs expériences et de leurs efforts.

Résolvons dès aujourd'hui quelques questions :

***

— « *Je suis jeune professeur de dogme, et je voudrais, avant*

*fort goûté les articles publiés dans* La Vie Spirituelle *par M. Lavaud, montrer à mes élèves la richesse du Dogme pour la piété. Il me faut des ouvrages qui m'aident. Quels auteurs me seraient plus immédiatement utiles pour cela?* »

— Relisez Aubry. Il est long : la même idée revient à peu près à tous les chapitres, mais cette idée est si importante qu'il n'est pas inutile de la voir reprise à différents points de vue. C'est précisément cette idée de la richesse de la doctrine pour la piété, qu'il reprend sous toutes ses formes d'une façon impressionnante, convaincante; quand on l'a lu, on est pris par cette idée.

Relisez aussi l'épilogue du livre du P. Gardeil : *Le donné Révélé et la Théologie*, que vous ne sauriez trop méditer.

Pour chaque traité ne manquez pas de compléter l'étude scolastique par la lecture des mystiques; par exemple, en étudiant le traité de la foi, lisez en même temps saint Jean de la Croix : au début de la *Montée du Carmel*, ce qu'il dit de la foi, seul moyen de nous unir à Dieu vous fera voir les choses de plus haut. Ces formules scolastiques si riches et si profondes s'animeront. Évidemment la « Somme » contient tout cela : tout y est; mais nous avons besoin du secours des spirituels pour l'y voir; et quand nous les avons lus, nous constatons que saint Thomas non seulement n'a rien ignoré des choses mystiques et de la vie intérieure, mais aussi n'a pas négligé d'en parler (Cf. Joseph du Saint-Esprit, *Cursus theol. myst. Scolast.*, prolegom. 2, n° 18, où il dit de Joseph de Jésus-Marie : « Joseph a Jesu Maria, qui profundiores totius theologiae mysticae difficultates in Angelico Praeceptore ita expressas proposuit ut quem prius solummodo scholastica tradentem suspicabaris, post eius lectionem mystica evidenter loquentem contempleris »).

Par exemple encore, vous expliquez le Christ Rédempteur, voyez en même temps Henri Suso.

Sainte Catherine de Sienne, elle aussi, peut vous être utile pour comprendre d'une façon vivante la doctrine que les livres exposent d'une manière spéculative.

Un excellent moyen est encore de faire une lecture parallèle au traité qu'on étudie dans les Pères, en particulier saint Augustin, qui est le plus formel, et qui donne la vérité dans le feu.

De plus, émaillez vos classes d'allusions à la vie des saints et d'exemples, revenez d'exposés arides à des formules de l'Évangile si pleines, si suaves, et enfin divines.

*
* *

Ici on pourrait objecter, d'ailleurs la question nous a été posée, non pas sous forme d'instance, mais de première objection :

« *Vous transformez la classe en pieux entretien qui fera oublier le formel de l'étude. J'ai connu un professeur qui passait un mois à parler des mariages mystiques de Dieu avec la création, de la nature divine et de la nature humaine, du Christ et de l'âme fidèle ; il était obligé ensuite de bousculer l'explication du traité proprement dit, au grand désespoir et désavantage de ses élèves.* »

Ce n'est pas un tel système d'ingénieuses allégories que nous préconisons sous le nom de théologie pieuse. Il y avait dans l'exemple que vous citez *juxtaposition* d'élévations peut-être ferventes, mais sans grande base doctrinale, et d'étude mal faite et peu propre à inspirer la piété, parce que bousculée. Il n'y avait pas vraiment *union* de l'étude et de la piété.

Mais si d'une autre façon — chose d'ailleurs que les élèves désirent et aiment et qui leur facilite l'étude — si, prenant la théologie proprement dite pour base, la classe devient un pieux entretien, et si on en sort non seulement instruit mais édifié, prêt à la prière et en sentant le besoin, quoi de mieux? Et qu'ensuite le règlement appelle en effet à la prière, on ira sans difficulté, sans heurt, et de la prière on reviendra à l'étude avec un profit immense. C'est ainsi que peut se réaliser l'unité dans la vie.

Une telle façon de concevoir l'étude correspond à la vraie notion de la Théologie, qui est la méditation des choses divines. On répète aux séminaristes qu'ils doivent « chercher Jésus dans les livres ». Voilà la vraie façon de le faire. Or c'est au professeur à les aider dans ce but. Il n'est pas seulement professeur, il doit être *éducateur* lui aussi, s'il veut être *maître* dans le sens complet et fort du mot.

*
* *

Autre question posée, qui peut venir ici par manière d'instance :

« *C'est là l'objet des conférences spirituelles, des sermons, des instructions de retraites.* »

— Je le concède. Mais c'est aussi l'objet des *instructions* données en classe. Si vous voulez former vos élèves à étudier avec piété, et vous le voulez, vous devez leur apprendre cela aussi. Comment? En leur enseignant avec piété. Il ne suffira pas de leur dire en conférence spirituelle une fois ou même dix qu'il faut étudier pieusement, faire servir la théologie à la vie intérieure, etc., etc., il faut aussi leur en donner l'exemple. Vous le savez, former c'est créer des habitudes. Et il faut beaucoup d'actes pour faire une habitude.

*
* *

Autre objection rencontrée, dans un coin de paragraphe :

« *Une telle façon d'agir ne suppose-t-elle pas des élèves bien disposés?* »

— Il faut les disposer s'ils ne le sont pas. C'est au professeur, qui est éducateur, qu'il appartient de le faire.

*
* *

On nous demande d'*Ottawa* :

« *Existe-t-il un manuel d'ascétisme? Nous voulons parler d'un véritable manuel, à la façon de nos manuels de dogme ou de morale : énonciation des principes, explication, démonstration, questions douteuses....., avec la solution la plus probable.....?* »

— Oui, ce manuel existe : c'est le *Traité de la vie intérieure ou petite Somme de* THÉOLOGIE ASCÉTIQUE ET MYSTIQUE, d'après

l'esprit et les principes de saint Thomas d'Aquin, par le R. P. André-Marie Meynard, O. P. Cet ouvrage excellent répond parfaitement à votre désir. Il était épuisé. Le P. Gerest, O. P., en a fait une nouvelle édition, « modifiée et complétée d'après les travaux les plus récents sur la vie spirituelle ». La première partie : *Théologie ascétique*, vient de paraître chez Lethielleux (15 fr.). Vous en trouverez un compte-rendu et une appréciation dans la prochaine chronique de théologie mystique, par le P. Garrigou-Lagrange. Il nous suffit donc pour le moment de vous le recommander.

Le même correspondant demande une « histoire de l'ascétisme ».

— La Revue donne, depuis sa fondation, des monographies sur la Doctrine des différents Pères de l'Église, des saints et des auteurs mystiques, qui constituent les éléments de cette histoire.

*L'Histoire de la Spiritualité* de M. Pourrat a été analysée et jugée à la lumière des principes défendus par la Revue, et l'on a montré comment certaines idées adoptées par l'auteur lui ont, sur plus d'un point, faussé les perspectives. Aussi recommandons-nous plutôt l'ouvrage de M. Saudreau : *La Vie d'union à Dieu et les moyens d'y arriver d'après les grands maîtres de la Spiritualité* (1) ; c'est une véritable histoire des doctrines spirituelles. Toute l'œuvre de M. Saudreau est à lire et méditer. Il a eu le très grand mérite de retrouver les thèses traditionnelles, et le courage de les soutenir avec une admirable persévérance pendant de longues années, à peu près seul. On lui doit une très grande reconnaissance.

D'une façon générale, pour les renseignements bibliographiques relisez les chroniques de *théologie mystique* du P. Garrigou-Lagrange et de D. Huyben.

*
* *

On nous demande aussi :

« *Ne pourrait-on pas former une sorte d'association ou d'union*

(1) 3e édition revue et augmentée, Paris, Charles Amat, 11, rue Cassette, VIe. — 2 vol., 7 fr. 50 chacun.

*spirituelle des professeurs ecclésiastiques, ou laïcs, ayant les mêmes idées, désireux de se connaître, de se voir et de s'aider?* La Vie Spirituelle *serait l'organe et le lien tout naturel de cette union.* »

— La question est importante, mais il ne nous est pas possible de la résoudre dès maintenant. Le projet indiqué est d'une réalisation aussi difficile qu'elle est peut-être souhaitable. Quoi qu'il en soit de la constitution d'une association, nous nous offrons pour être l'intermédiaire naturel entre les professeurs en qui les idées ici émises ont fait naître les mêmes désirs. Nous faisons remarquer qu'il n'est pas nécessaire d'être personnellement abonné pour entrer en correspondance avec nous. Nous savons que le nombre de nos lecteurs est plus grand que celui de nos abonnés. A tous notre maison est ouverte, pour toute œuvre bonne et toute entreprise apostolique.

---

*Avec la permission des Supérieurs.*
**Imprimatur** : † Felix, episc. Forojul.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin. — Ligugé (Vienne)